HAL
open science

La sociobiologie est morte, vive la psychologie évolutionniste ! Le rôle de l'ambiguïté et du travail généalogique dans la transformation des spécialités scientifiques

Julien Larregue, Sylvain Lavau, Mahdi Khelfaoui

To cite this version:

Julien Larregue, Sylvain Lavau, Mahdi Khelfaoui. La sociobiologie est morte, vive la psychologie évolutionniste ! Le rôle de l'ambiguïté et du travail généalogique dans la transformation des spécialités scientifiques. Zilsel : science, technique, société, 2021, N°8 (1), pp.104-143. 10.3917/zil.008.0104 . halshs-03201759

HAL Id: halshs-03201759

https://shs.hal.science/halshs-03201759

Submitted on 19 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La sociobiologie est morte, vive la psychologie évolutionniste !

Le rôle de l'ambiguïté et du travail généalogique dans la transformation des spécialités scientifiques[1,2]

Julien Larregue[3], Sylvain Lavau[4], Mahdi Khelfaoui[5]

L'évolution des étiquettes scientifiques

L'apparition d'une nouvelle spécialité scientifique donne fréquemment lieu à la résistance plus ou moins active de celles et ceux qui ont le sentiment d'être floués par une telle opération[6]. Bien que ces oppositions puissent se justifier par le souhait de conserver le monopole scientifique sur un objet *x* ou une problématique *y* (et sur les profits matériels et symboliques qui leur sont associés), elles ont aussi souvent pour origine une incompréhension proprement scientifique. Les tenants de la nouvelle spécialité sont alors accusés par les scientifiques établis de réinventer la roue, d'utiliser un nouveau nom pour une ancienne manière de faire. Ces critiques sont d'autant plus faciles à émettre que l'innovation est souvent le fait des jeunes générations, qui, recevant le soutien de quelques « anciens », se placent alors en opposition à leurs aînés[7].

Ces phénomènes sont bien documentés en sociologie des sciences, et les facteurs sociaux et cognitifs qui conduisent à l'apparition de nouvelles spécialités le sont tout autant[8]. L'objet de cet article n'est pas de revenir sur cette littérature foisonnante mais de s'intéresser à un problème qui a été assez peu étudié jusqu'à présent : la succession, dans un temps relativement court, de spécialités qui semblent parfois se confondre sur le plan scientifique et qui partagent des acteurs communs. Pour ce faire, nous nous

---

[1] Nous remercions François Briatte et Philippe Huneman pour leurs remarques et suggestions.

[2] Pour citer l'article : Larregue, Julien, Sylvain Lavau, et Mahdi Khelfaoui. « La sociobiologie est morte, vive la psychologie évolutionniste ! Le rôle de l'ambiguïté et du travail généalogique dans la transformation des spécialités scientifiques », *Zilsel*, vol. 8, no. 1, 2021, pp. 104-143. https://doi-org.inshs.bib.cnrs.fr/10.3917/zil.008.0104

[3] Département de sociologie, Université de Copenhague, julien.larregue@gmail.com.

[4] IMJ-PRG, Université Paris Diderot, Archives Henri Poincaré, lavau@math.univ-lyon1.fr.

[5] Université du Québec à Trois-Rivières, mahdi.khelfaoui@uqtr.ca.

[6] Scott Frickel et Neil Gross, « A General Theory of Scientific/Intellectual Movements », *American Sociological Review*, vol. 70, nº 2, 2005, p. 204-232.

[7] Les cas de la psychologie et de la sociologie de la déviance sont à cet égard exemplaires. Voir respectivement Joseph Ben-David et Randall Collins, « Social Factors in the Origins of a New Science: The Case of Psychology », *American Sociological Review*, vol. 31, nº 4, 1966, p. 451-465 ; Andrew Abbott, *Chaos of disciplines*, Chicago, The University of Chicago Press, 2001, p. 69.

[8] J. Ben-David et R. Collins, « Social Factors in the Origins of a New Science », art. cit. ; Gérard Lemaine *et al*. (eds.), *Perspectives on the emergence of scientific disciplines*, La Haye et Paris, Mouton et Maison des Sciences de l'Homme, 1976 ; K. Brad Wray, « Rethinking Scientific Specialization », *Social Studies of Science*, vol. 35, nº 1, 2005, p. 151-164.

concentrerons sur le cas de la psychologie évolutionniste. On considère généralement que la psychologie évolutionniste est la science du comportement humain historiquement issue du rapprochement de la psychologie expérimentale, des sciences du comportement animal et des sciences cognitives à la fin des années 1980. Elle se distinguerait du reste du champ de la psychologie par la place qu'elle confère dans ses fondements conceptuels à la théorie de l'évolution par la sélection naturelle et sexuelle.

Ce qui la rend dissociable d'autres approches évolutionnistes des comportements humains (sociobiologie comprise) est en revanche moins évident, ce qui explique que certains acteurs du domaine se soient efforcés de clarifier les frontières de ces différents sous-espaces[9]. Force est cependant de constater que les étiquettes s'accumulent et que rendre compte de leur cohérence interne n'est pas tâche aisée. Au début des années 2000, on comptait déjà plus de cinquante expressions désignant les approches évolutionnistes des comportements humains, depuis la psychologie évolutionniste jusqu'à la sociobiologie humaine, en passant par l'anthropologie darwinienne, l'écologie comportementale, la mémétique, l'éthologie humaine, ou encore la science biosociale[10]. Comme si cela ne suffisait pas, certaines de ces étiquettes sont utilisées par des chercheurs qui ne revendiquent pas nécessairement un ancrage évolutionniste[11], tandis que d'autres passent de l'une à l'autre au gré des périodes, sans que cela ne s'accompagne de changements radicaux dans leurs manières de faire de la science. Jerome H. Barkow, co-éditeur avec Leda Cosmides et John Tooby d'un ouvrage collectif de référence en psychologie évolutionniste[12], confie ainsi avoir successivement recouru à divers labels au cours de sa carrière : « *en 1973 j'utilisais le terme "anthropologie psychologique darwinienne"* [Darwinian psychological anthropology], *en 1974 c'était "anthropologie biosociale"* [biosocial anthropology], *en 1980 c'était "éthologie humaine"* [human ethology], *en 1989 "sociobiologie"* [sociobiology], *en 1992 "psychologie évolutionniste"* [evolutionary psychology], *en 1994 "anthropologie psychologique évolutionniste"* [evolutionary psychological anthropology]. »[13]

Cette confidence apparemment anodine soulève deux questions entremêlées : celle du rôle de l'ambiguïté, et celle du rôle de l'étiquetage, d'une part dans les pratiques et les représentations des chercheurs ; et d'autre part dans la transformation des spécialités scientifiques dans le temps. Dans un article consacré au rôle de l'ambiguïté en science, les sociologues Aaron Panofsky et Catherine Bliss dressent deux constats principaux : 1) le flou entourant certains objets peut permettre l'échange et la coordination, notamment entre des chercheurs provenant de disciplines ou spécialités étrangères ; et 2) l'ambiguïté peut être productive sur le plan cognitif en faisant notamment émerger de nouvelles idées qui n'auraient pas pu voir le jour dans un univers plus standardisé[14]. À ces fonctions connues, Panofsky et Bliss en proposent une autre tirée de leur analyse des modes de classification des populations dans la génomique contemporaine. Selon eux, l'ambiguïté permet aux généticiens de développer leur autorité scientifique, et ce à trois niveaux au moins. D'abord, elle favorise les collaborations entre des chercheurs aux perspectives différentes, voire divergentes ; ensuite, elle permet aux chercheurs de résister au

---

[9] Kevin N. Laland et Gillian R. Brown, *Sense and Nonsense. Evolutionary Perspectives on Human Behavior*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

[10] Iver Mysterud, « One Name for the Evolutionary Baby? A Preliminary Guide for Everyone Confused by the Chaos of Names », *Social Science Information*, vol. 43, nº 1, 2004, p. 95-114.

[11] La science dite biosociale en constitue une parfaite illustration.

[12] Jerome H. Barkow, Leda Cosmides et John Tooby (eds.), *The Adapted Mind: Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*, Oxford, Oxford University Press, 1995.

[13] Jerome H. Barkow, *Missing the Revolution: Darwinism for Social Scientists*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 5-6.

[14] Aaron Panofsky et Catherine Bliss, « Ambiguity and Scientific Authority: Population Classification in Genomic Science », *American Sociological Review*, vol. 82, nº 1, 2017, p. 62-63.

contrôle bureaucratique de la recherche, en particulier du côté des revues et des agences de financement ; enfin, elle autorise les compromis avec les populations étudiées, laissant à ces dernières la possibilité d'imposer leur propre étiquette identitaire.
La seconde question, qui a trait à l'étiquetage, a notamment été abordée en sociologie de la culture. Ainsi certains chercheurs se sont-ils intéressés aux relations qu'entretiennent les artéfacts matériels avec les mots que l'on emploie pour les désigner[15]. Une telle approche permet de rendre compte de l'évolution dans le temps des catégories cognitives tout en prenant au sérieux la dimension matérielle des objets, et les contraintes que ces derniers font en retour peser sur les premières. En nous intéressant à la transition de la sociobiologie à la psychologie évolutionniste, nous entendons contribuer à cette littérature en tentant d'éclairer à notre façon « *les processus par lesquels la signification se lie aux formes matérielles pour soit créer une nouvelle forme culturelle (production de sens) ou bien pour perpétuer un objet culturel préexistant à travers l'espace et le temps (conservation de sens).* »[16] La question cognitive rejoint celle de la généalogie et du langage : baptiser un courant scientifique, c'est lui fournir une identité singulière qui la place dans le prolongement de, ou au contraire en opposition à, d'autres approches établies qui jouent le rôle de référents symboliques. Le langage nous conduit ainsi à penser des entités continues et superposées comme étant séparées et indépendantes. Les différences externes et l'homogénéité interne sont accentuées, creusant ainsi l'écart entre deux entités données.

Ces distinctions n'apparaissent pas d'elles-mêmes mais à l'issue d'une mise en forme généalogique : en retraçant les origines d'une entité, on la situe par rapport à ses voisines immédiates. En ce sens, le travail généalogique est une action performative qui a véritablement pour effet de *créer* la relation à attribuer à deux entités données :

> « *En mettant l'accent de manière sélective sur certains ancêtres (et par conséquent aussi sur nos liens avec d'autres individus ou groupes qui sont censés être leurs descendants) tout en en ignorant, en en minimisant, ou même en en supprimant complètement d'autres, par exemple, nous étirons et mettons à bas des généalogies de façon tactique afin d'accommoder des agendas stratégiques, personnels aussi bien que collectifs, d'inclusion et d'exclusion. La façon dont nous construisons les généalogies nous en dit tout autant sur le présent que sur le passé*. »[17]

Ceci explique l'importance conférée par les acteurs à leur passé, qui s'illustre notamment dans les sections historiques des manuels et des articles programmatiques d'une discipline ou d'une spécialité scientifiques.

Le travail de réétiquetage qui a conduit de la sociobiologie à la psychologie évolutionniste doit donc être pris au sérieux, pour la simple et bonne raison que les premiers concernés, c'est-à-dire les chercheurs actifs dans ce domaine, accordent de l'importance à ces dénominations. Pour insister sur la nouveauté de leur approche, certains psychologues évolutionnistes soulignent ainsi qu'ils s'intéressent principalement à la cognition humaine dans son ensemble, tandis que les sociobiologistes travailleraient quant à eux sur les seuls comportements[18]. En réalité, comme nous le verrons, si l'ambiguïté qui caractérise le passage d'une étiquette à une autre dans un temps relativement court a effectivement servi à asseoir l'autorité scientifique de la psychologie évolutionniste, c'est précisément en la distinguant de cette voi-

---

[15] Marshall A. Taylor, Dustin S. Stoltz et Terence E. McDonnell, « Binding significance to form: Cultural objects, neural binding, and cultural change », *Poetics*, vol. 73, avril, 2019, p. 1-16.

[16] *Ibid.*, p. 13.

[17] Eviatar Zerubavel, *Ancestors and Relatives: Genealogy, Identity, and Community*, New York, Oxford University Press, 2013, p. 10.

[18] Angela Cassidy, « Evolutionary psychology as public science and boundary work », *Public Understanding of Science*, vol. 15, nº 2, 2006, p. 190.

sine perçue comme déviante, la sociobiologie, sans pour autant que les utilisateurs de cette dernière étiquette ne se trouvent exclus des arènes scientifiques communes (associations, revues, etc.). De façon assez classique, cela permet alors la collaboration et la cohabitation entre des chercheurs dont les vues sur le lien entre darwinisme et psychologie sont, si ce n'est opposées, du moins pas toujours en phase les unes avec les autres, sans que cela ne s'accompagne pour autant de controverses notables. En cela, les psychologues évolutionnistes profitent du caractère « *fondamentalement polyvalent* » du darwinisme[19], ce qui agit contre la stabilisation, et en faveur de la création, de sens.

L'article procède en trois temps. Dans la première section, nous nous intéresserons au travail généalogique déployé par les fondateurs de la psychologie évolutionniste afin de légitimer leur entreprise au sein du champ psychologique tout en la différenciant de la sociobiologie d'Edward O. Wilson. Dans la deuxième section, nous analyserons les pratiques citationnelles des articles publiés dans la revue *Evolutionary Psychology* entre 2008 et 2018 dans le but de cartographier la structuration interne de la psychologie évolutionniste et les relations symboliques qui unissent les travaux issus de ses sous-espaces. Enfin, nous conclurons en discutant les principaux résultats de cette enquête tout en dégageant des pistes de réflexion plus générales sur le langage et la temporalité de la science.

Méthodes et données

En faisant reposer nos analyses notamment sur des données scientométriques, nous espérons parvenir à fournir un panorama de la structure intellectuelle de la psychologie évolutionniste, à la manière de ce qui a pu être fait s'agissant de la biologie synthétique[20] ou de l'écologie[21], tout en apportant des éléments de réponse aux problématiques esquissées en introduction. Avant d'en venir aux détails du protocole méthodologique que nous avons suivi, se pose la question des liens éventuels entre sociobiologie et psychologie évolutionniste. Si nous l'abordons dans cette partie méthodologique, c'est que ce problème concerne directement la récolte des données scientométriques. En effet, les analyses quantitatives que nous mobilisons étant fortement dépendantes du découpage du *corpus* et donc de la sélection des mots-clés utilisés sur la base de données du *Web of Science*[22], il convenait dans un premier temps de clarifier l'objet de cette contribution.

Nous constaterons bientôt que la filiation entre sociobiologie et psychologie évolutionniste fait l'objet de discussions parmi les acteurs de ces domaines. Les désaccords sur la définition des frontières respectives de ces domaines de recherche sont d'ailleurs bien documentés[23]. Un risque évident était de ratifier la vision de l'un ou l'autre camp en sélectionnant des mots-clés qui ne feraient que venir confirmer artificiellement, mais avec l'apparence de l'objectivité, l'idée d'une continuité ou d'une rupture entre sociobiologie et psychologie évolutionniste. Par exemple, devions-nous inclure le mot-clé « sociobiologie » dans notre recherche scientométrique ? Une requête fondée sur des mots-clés en lien avec la théorie de l'évolution et la psychologie humaine était-elle adaptée ? Nous concentrer sur le journal *Evolution and Human Behavior* ne drainerait-il pas trop de données non spécifiquement issues de la psychologie évolu-

---

[19] Gillian Beer, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 6.

[20] Benjamin Raimbault, Jean-Philippe Cointet et Pierre-Benoît Joly, « Mapping the Emergence of Synthetic Biology », *PLOS ONE*, vol. 11, n° 9, 2016, p. e0161522.

[21] Denis Réale, Mahdi Khelfaoui, Pierre-Olivier Montiglio et Yves Gingras, « Mapping the dynamics of research networks in ecology and evolution using co-citation analysis (1975–2014) », *Scientometrics*, vol. 122, 2020, p. 1361-1385.

[22] Le *Web of Science* est une base de données bibliométriques couramment utilisée pour effectuer des analyses quantitatives de la production scientifique.

[23] A. Cassidy, « Evolutionary psychology as public science and boundary work », art. cit.

tionniste ? Étant donné que l'objet premier de cet article est d'analyser la psychologie évolutionniste, à la fois comme réalité sociale et comme étiquette scientifique, nous avons limité notre recherche à cette expression. Cette démarche n'a pas pour effet de valider la thèse d'une rupture puisque, comme on le verra, les résultats des analyses de réseaux permettent précisément d'objectiver le rôle qu'a pu jouer l'héritage dans la structuration interne de la psychologie évolutionniste.

Parmi les diverses bases de données disponibles, et malgré ses limites, le *Web of Science* est la plus couramment utilisée pour effectuer ce type d'analyses[24]. Plusieurs approches s'offraient à nous pour réaliser une cartographie de la psychologie évolutionniste. Dans un premier temps, nous avons effectué une requête exploratoire sur le *Web of Science* à l'aide des mots-clés « evolutionary psychology », « evopsy* » et « evo-psy* »[25]. Pour qu'un article apparaisse dans les résultats, l'un au moins de ces trois motsclés devait apparaître dans son titre, son résumé ou ses mots-clés. Cette recherche nous a permis d'identifier 2 636 documents publiés entre 1982 et 2018. En sus de ce *corpus* d'articles, nous avons également utilisé la plateforme *ProQuest* afin de constituer un corpus de thèses de doctorat contenant les mots-clés « sociobiolog* », « evolutionary psychology », « evopsy* » ou « evo-psy* »[26].

Une limite évidente de cette approche réside dans l'exclusion d'un ensemble de travaux de psychologie évolutionniste qui ne mobilisent pas nécessairement ces mots-clés dans leur titre, résumé ou mots-clés. Il était donc nécessaire de compléter ces premiers résultats par une seconde requête qui permette de contourner ce problème. Pour ce faire, nous avons choisi de nous concentrer sur la revue *Evolutionary Psychology*, publiée depuis janvier 2003. Bien que d'autres revues soient également très visibles dans le domaine de la psychologie évolutionniste (*Evolution and Human Behavior*, *Personality and Individual Differences*, ou encore *Behavioral and Brain Sciences*), *Evolutionary Psychology* est la seule dont l'objet et le contenu ne font l'objet d'aucun doute[27]. Nous avons ainsi extrait tous les articles publiés dans cette revue entre 2008 et 2018 (volumes 6 à 16), pour un total de 477 documents.

Dans un second temps, parmi les diverses données exploitables, nous avons extrait sur la plateforme *CorTexT*[28] l'ensemble des auteurs et travaux cités dans la bibliographie de ces corpus d'articles afin de pouvoir réaliser des analyses de co-citation. Les analyses de co-citation permettent de « mesurer le degré de relation ou d'association entre des articles tel que perçu par la population des auteurs citant »[29]. Autrement dit, chaque fois que deux publications p_1 et p_2 sont citées ensemble dans la bibliographie d'un article a_3 faisant partie de la revue, un lien est créé entre p_1 et p_2, ce qui rend possible d'analyser les différents sous-réseaux bibliographiques qui composent une spécialité ou une discipline scientifique.

Une publication co-citée peut être un article scientifique, mais également un livre, un chapitre de livre, un rapport technique ou tout autre document présent dans la bibliographie de l'article citant. L'inclusion des monographies dans le bassin des références co-citées s'avère particulièrement important pour

---

[24] Kai Li, Jason Rollins & Erjia Yan, « Web of Science use in published research and review papers 1997–2017: a selective, dynamic, cross-domain, content-based analysis », *Scientometrics*, vol. 115, 2018, p. 1-20.

[25] La requête a été effectuée le 25 février 2020.

[26] La requête a été effectuée le 4 mai 2020.

[27] Une autre revue répondant aux mêmes critères aurait pu être intégrée aux analyses : *Evolutionary Psychological Science*. Malheureusement, cette revue créée en 2015 n'est pas référencée dans le *Web of Science*, si bien qu'il nous était impossible d'extraire les données nécessaires à la réalisation d'analyses scientométriques.

[28] *CorTexT* est une plateforme de développement méthodologique, d'ingénierie logiciel et d'appui à l'analyse de corpus textuels pour les sciences humaines et sociales.

[29] Henry Small, « Co-citation in the scientific literature: A new measure of the relationship between two documents », *Journal of the American Society for Information Science*, vol. 24, n° 4, 1973, p. 265.

l'étude bibliométrique des sciences sociales et humaines puisqu'elles représentent en moyenne 50 à 60 % des références citées dans les articles de ces disciplines[30], et entre 20 et 25 % dans le cas particulier de la psychologie[31]. L'autre intérêt de l'analyse des co-citations, par opposition à la simple analyse de citations, est qu'elle permet de créer une représentation visuelle de la structure intellectuelle d'un domaine scientifique, par la construction d'un réseau de liens entre des auteurs ou des publications qui représentent les idées et les concepts auxquels se réfèrent les chercheurs actifs dans le domaine étudié. Lorsqu'elle est appliquée à un *corpus* d'articles découpé en fenêtres temporelles successives, l'analyse des co-citations permet par ailleurs de visualiser l'évolution dynamique de ce domaine au fil du temps.

À ces données quantitatives s'ajoutent également des données qualitatives dont la collecte, moins formalisée, a néanmoins été primordiale pour l'écriture de cet article. Outre la consulttion de la littérature spécialisée, l'un d'entre nous (S. Lavau) a assisté en tant qu'auditeur libre à un cours d'anthropologie évolutionniste dispensé au sein du master de sciences cognitives (*Cogmaster*), co-habilité par l'ENS Paris, l'Université Paris Descartes et l'EHESS. Ce cours a pris place entre le 24 septembre et le 17 décembre 2019, à raison de 2 heures par semaine, soit un total de 16 heures d'observation. Il a notamment couvert les thématiques suivantes : sélection naturelle et sélection sexuelle, *trade-off* et stratégies évolutivement stables, valeur sélective inclusive et altruisme, investissement parental et conflits parents-progénitures, évolution culturelle. Ces sujets, considérés comme des contenus standards pour une introduction à l'écologie comportementale et à la psychologie évolutionniste, ont été traités à partir de deux ouvrages qui font autorité parmi les spécialistes[32].

Un changement d'étiquette pour un nouveau départ

Le travail généalogique des fondateurs de la psychologie évolutionniste

L'attribution d'un nom à une pratique scientifique est un acte qui objective bien souvent l'état des hiérarchies symboliques et des rapports de force au sein d'un espace social donné. Lorsque l'approche évolutionniste des comportements humains se développe, le contexte se trouve marqué par la célébrité rapidement acquise par la sociobiologie. Cette notoriété est cependant la source d'intenses controverses vis-à-vis desquelles les futurs psychologues évolutionnistes vont avoir à se positionner. Comme nous allons le voir, c'est en minimisant peu à peu leurs liens avec la sociobiologie, trop attachée à l'œuvre d'Edward O. Wilson et dont le nom était devenu empreint de négativité, que la transition s'effectua. Changer d'étiquette, c'était simultanément jeter les bases d'une nouvelle spécialité scientifique, tout en se distinguant d'un parent trop encombrant. Pour le dire avec les mots d'Erving Goffman, les psychologues évolutionnistes vont s'efforcer de ne pas avoir à affronter la « *stigmatisation honoraire* »[33] que subissent les personnes dont le nom est associé à celui d'un déviant.

La sociobiologie s'était historiquement construite, à compter des années 1950, comme un mouvement interdisciplinaire étudiant le comportement animal ; l'innovation de Wilson a consisté à adosser les observations de terrain à une modélisation mathématique, tout en proposant d'étendre cette approche aux

---

[30] Yves Gingras, « The Specificity of the Social Sciences and Humanities and its Relation to Research Evaluation », *in* Bente Maegaard *et al*. (eds.), *Stay Tuned to the Future: Impact of the Research Infrastructures for Social Sciences and Humanities*, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 2019, p. 18.

[31] Vincent Larivière, Éric Archambault, Yves Gingras et Étienne Vignola-Gagné, « The Place of Serials in Referencing Practices: Comparing Natural Science and Engineering with Social Sciences and the Humanities », *Journal of the American Association of Information Science and Technology*, vol. 57, n° 8, 2006, p. 1001.

[32] Nicholas B. Davies, John R. Krebs et Stuart A. West, *An Introduction to Behavioural Ecology*, Hoboken, John Wiley & Sons, Inc., 2012 ; David M. Buss, *Evolutionary Psychology: The New Science of the Mind*, New York, Routledge, 2019 [sixième edition].

[33] Erving Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, trad. d'Alain Kihm, Paris, Minuit, 1975, p. 44.

humains est bien documenté[34]. De nombreuses controverses scientifiques et politiques s'ensuivent. Le terme de sociobiologie devient alors connoté, évoquant même à certains les liens passés entre le nazisme et la *Sozialbiologie*[35]. Le biologiste George W. Barlow fait ainsi part des réactions déplaisantes qu'il a eues à affronter lors de la présentation de ses travaux auprès de collègues qui ne connaissaient la sociobiologie qu'à travers la réputation qu'elle a acquise suite aux controverses qui ont suivi les publications de Wilson :

> « *Pendant et à la suite du tumulte de la sociobiologie je me suis rendu à un certain nombre de réunions et d'universités. D'anciens collègues, qui ne lisaient pas la littérature primaire ni ne travaillaient dans le champ du comportement, réagissaient à la mention de la sociobiologie comme s'il s'agissait d'un anathème. Quand on les interrogeait sur les mécanismes du domaine, ils n'en avaient strictement aucune compréhension. Ils savaient que cela avait à voir avec le comportement animal, et que c'était mal, que c'était sexiste et raciste ou quelque chose comme ça, mais pas beaucoup plus*. »[36]

En minimisant l'importance de leur filiation avec la sociobiologie, les psychologues évolutionnistes sont ainsi parvenus à lancer une nouvelle dynamique (en parallèle à d'autres mouvements scientifiques comme l'écologie comportementale humaine ou la coévolution gène-culture[37]). Ils ont donc, à leur façon, également participé à la démise de la sociobiologie, ne serait-ce qu'en établissant un nouveau domaine de recherche à l'allure plus respectable, sans pour autant couper les ponts avec les représentants de leur parent proche. Il s'agit là d'un processus habituel : établir un nouveau départ présuppose souvent la mort d'une entité déjà existante, qui est alors renvoyée au rang de préhistoire[38]. Le moment de l'apparition de la psychologie évolutionniste n'est à cet égard pas anodin. C'est précisément lorsque la sociobiologie commence à s'essouffler, que les controverses font rage et qu'elle échoue à s'institutionnaliser au sein du champ scientifique[39], que la première commence à émerger (Graphique 1). Une transition qui est également visible du côté des intermédiaires culturels, bien qu'elles semblent s'effectuer un peu plus tôt[40].

---

[34] Clément Levallois, « The Development of Sociobiology in Relation to Animal Behavior Studies, 1946-1975 », *Journal of the History of Biology*, vol. 51, nº 3, 2018, p. 419-444.

[35] Ullica Segerstråle, *Defenders of the truth: The battle for science in the sociobiology debate and beyond*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 98.

[36] George W. Barlow, « Nature-Nurture and the Debates Surrounding Ethology and Sociobiology », *Integrative and Comparative Biology*, vol. 31, nº 2, 1991, p. 293.

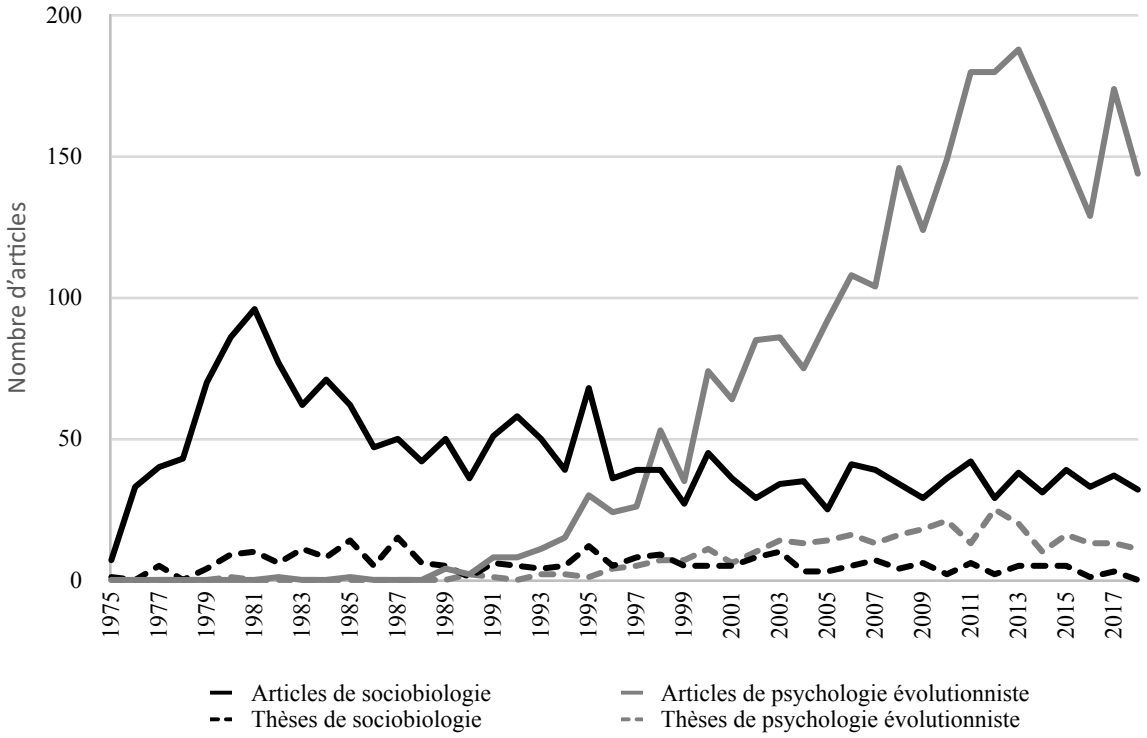
[37] K. N. Laland et G. R. Brown, *Sense and Nonsense*, *op. cit.*

[38] E. Zerubavel, *Time maps*, *op. cit.*, p. 89.

[39] U. Segerstråle, *Defenders of the truth*, *op. cit.* ; Jacques G. Ruelland, *L'empire des gènes. Histoire de la sociobiologie*, Lyon, ENS Éditions, 2004.

[40] Sébastien Lemerle, *Le singe, le gène et le neurone. Du retour du biologisme en France*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 39−40.

Graphique 1. Évolution du nombre d'articles et de thèses de doctorat contenant les mots-clés « sociobiology », « evolutionary psychology », « evopsy » ou « evo-psy » dans leur titre, résumé ou mots-clés, 1975-2018

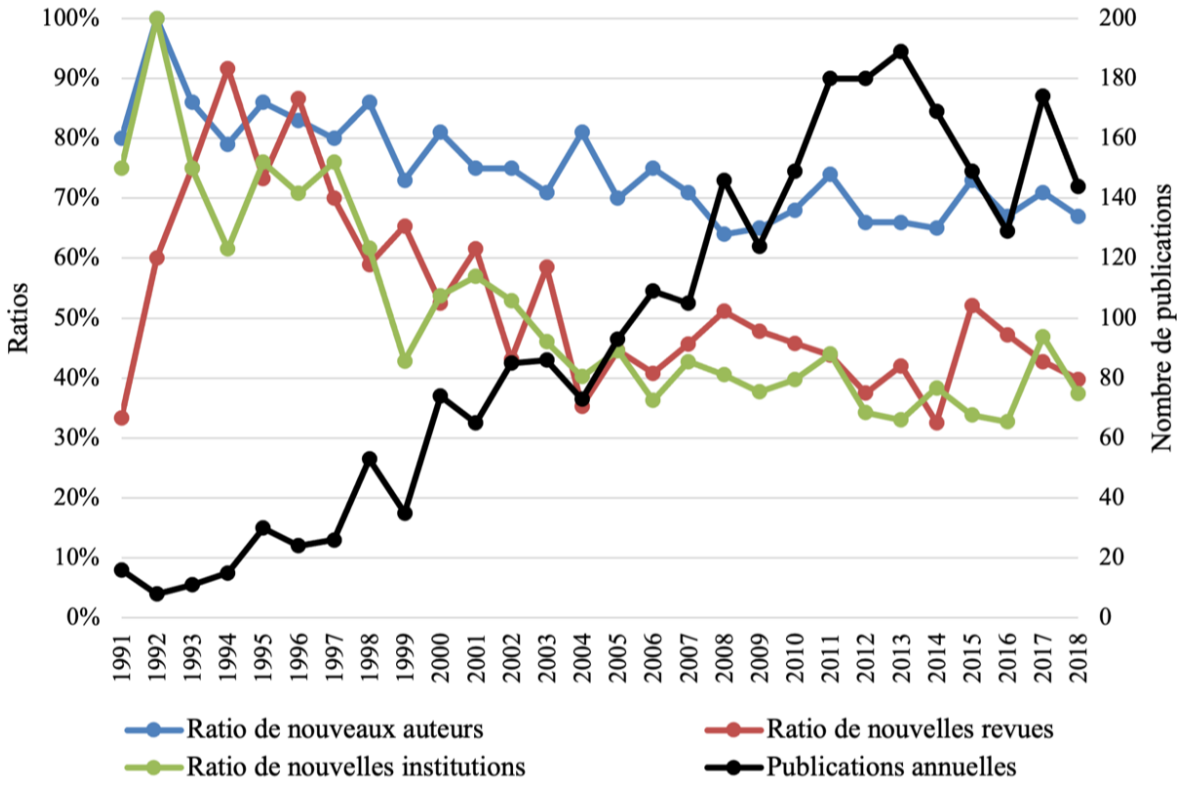


Source des données : *Web of Science* (articles) ; *ProQuest* (thèses de doctorat)

Si les premières publications de psychologie évolutionniste remontent au milieu des années 1980, c'est surtout à compter des années 2000 que le niveau de production s'intensifie. Cette croissance rapide est sans doute liée au fait que l'on a affaire à un courant caractérisé par un coût d'entrée relativement faible, comme l'indique l'évolution du ratio de nouveaux venus entre 1991 et 2018 (Graphique 2). Encore en 2018, plus de 60 % des auteurs d'articles portant sur la psychologie évolutionniste écrivaient sur cette thématique pour la première fois. Un codage effectué à partir des revues ou des institutions scientifiques fait apparaître un constat identique (bien que ces deux derniers ratios soient logiquement moins élevés). Comme on le verra par la suite, ce faible coût d'entrée va de pair avec une fragmentation interne non négligeable, ajoutant ainsi à l'ambiguïté générale. Si tous revendiquent l'usage de la théorie de l'évolution (elle-même difficilement réductible à une définition unique et unanimement partagée, comme l'illustrent les oppositions à l'« ultradarwinisme » d'un Richard Dawkins[41]), les analyses de co-citations effectuées à partir de la revue *Evolutionary Psychology* font apparaître des communautés relativement autonomes les unes des autres.

[41] Peter J. Bowler, *Evolution*, Berkeley, University of California Press, 2003 [troisième édition], p. 356-361.

Graphique 2. Évolution structurelle de la psychologie évolutionniste dans le temps, 1991-2018[42]



Source des données : *Web of Science*

Bien entendu, cet essor n'a pas manqué d'entraîner des résistances du côté des chercheurs qui avaient déjà investi leurs ressources sociales et cognitives dans la sociobiologie. Certains sociobiologistes, dont Wilson lui-même (voir ci-après), accuseront rapidement les principaux représentants de la psychologie évolutionniste de servir du vieux vin dans de nouvelles bouteilles[43]. Après tout, si l'on considère que « Le projet proposé par la sociobiologie était d'articuler une psychologie comparée à une théorie évolutionniste de la vie sociale »[44], le caractère novateur de la psychologie évolutionniste est bel et bien sujet à discussion. Loin de disparaître avec l'échec annoncé de l'entreprise sociobiologique[45], ces échanges vont perdurer jusqu'au début des années 2000. Il est particulièrement notable qu'en 2003, le premier numéro de la revue *Evolutionary Psychology* s'ouvre sur un éditorial d'Irwin Silverman, professeur de psychologie à l'Université de York (Canada), dans lequel ce dernier affirme que sociobiologie et psychologie évolutionniste sont synonymes. Dans ces « *confessions d'un sociobiologiste refoulé* », Silverman estime que la psychologie a besoin d'une théorie unificatrice, car « *une science ne peut pas véritablement progresser*

---

[42] Ce graphique est fondé sur les données du corpus par mots-clés (et non sur la revue *Evolutionary Psychology*).

[43] A. Cassidy, « Evolutionary psychology as public science and boundary work », art. cit., p. 190-192.

[44] S. Lemerle, *Le singe, le gène et le neurone*, *op. cit.*, p. 39.

[45] Que l'on peut symboliquement dater de la publication de l'ouvrage critique de Philip Kitcher, *Vaulting Ambition: Sociobiology and the Quest for Human Nature*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1985.

sans une théorie générale »[46]. On l'aura compris, c'est l'approche darwinienne et sa synthèse néo-darwinienne[47] qui sont censées fournir ce cadre fondamental aux psychologues. Ce qui amène Silverman à s'interroger : la psychologie évolutionniste n'est-elle qu'une nouvelle étiquette pour ce courant plus ancien qu'est la sociobiologie ? Selon le psychologue canadien, la généalogie ne fait aucun doute : nous aurions affaire au « *même groupe de chercheurs et d'étudiants, qui s'intéressent aux mêmes objets, au sein des mêmes cadres théoriques, que ce que nous faisions quand nous nous appelions des sociobiologistes* »[48].

Comme on peut également s'en douter, cette vision ne fait pas l'unanimité parmi les psychologues évolutionnistes. La période de transition illustre pourtant le caractère ambigu de la transformation qui s'est opérée et le travail généalogique, de regroupement puis de scission[49], qui a dû être produit pour parvenir à une autonomisation de la psychologie évolutionniste. Avant que la scission ne s'impose comme une évidence, il n'était pas rare que les travaux approchant les questions psychologiques d'un point de vue darwinien soient associés à la catégorie « sociobiologie ». David M. Buss lui-même, considéré par beaucoup comme l'un des fondateurs de la psychologie évolutionniste, renseigne encore le terme de sociobiologie à la fin des années 1989 dans les mots-clés de l'un de ses articles les plus fréquemment cités[50]. En réponse à cette publication, une collègue psychologue lui demande d'ailleurs de distinguer la psychologie évolutionniste de la sociobiologie[51]. Il est également intéressant de constater que certains représentants contemporains de la psychologie évolutionniste ont pu, dans les années 1970 et 1980, participer activement à la dynamique sociobiologique. C'est notamment le cas de Martin Daly et Margo Wilson, auteurs d'un ouvrage classique sur l'homicide[52] dans lequel ils formulent notamment l'hypothèse de l'effet Cendrillon[53], considérée comme une contribution majeure à la psychologie évolutionniste, et dont les travaux antérieurs[54] étaient déjà discutés dans le *Que sais-je ?* consacré à la sociobiologie[55]. Les choses vont cependant rapidement évoluer. Quelques années plus tard, dans son article manifeste « Evolutionary Psychology : A New Paradigm for Psychological Science », David M. Buss incorpore une section entière intitulée « Why I Am Not a Sociobiologist »[56]. La formulation employée n'est pas anodine : Buss

---

[46] Irwin Silverman, « Confessions of a Closet Sociobiologist: Personal Perspectives on the Darwinian Movement in Psychology », *Evolutionary Psychology*, vol. 1, nº 1, 2003, p. 2.

[47] La synthèse néo-darwinienne, ou théorie synthétique de l'évolution, constitue une extension de la théorie originale de Darwin par l'intégration de la connaissance des mécanismes de l'hérédité issue des recherches de Mendel.

[48] *Ibid.*, p. 6.

[49] Eviatar Zerubavel, « Lumping and Splitting: Notes on Social Classification », *Sociological Forum*, vol. 11, nº 3, 1996, p. 421-433.

[50] David M. Buss, « Sex differences in human mate preferences: Evolutionary hypotheses tested in 37 cultures », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 12, nº 1, 1989, p. 1-14.

[51] Linnda R. Caporael, « Mechanisms matter: The difference between sociobiology and evolutionary psychology », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 12, nº 1, 1989, p. 17-18.

[52] Martin Daly et Margo Wilson, *Homicide*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1988.

[53] L'effet Cendrillon théorise l'observation empirique selon laquelle les beaux-parents tueraient davantage leurs enfants que les parents biologiques.

[54] Martin Daly et Margo Wilson, *Sex, evolution, and behavior*, North Scituate, Duxbury Press, 1978.

[55] Michel Veuille, *La sociobiologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 77.

[56] David M. Buss, « Evolutionary Psychology: A New Paradigm for Psychological Science », *Psychological Inquiry*, vol. 6, nº 1, 1995, p. 9.

aborde la question des rapports entre sociobiologie et psychologie évolutionniste comme un problème identitaire (« *je ne suis pas* »), confirmant l'importance de la construction des généalogies dans la production du sens attaché à une pratique scientifique donnée[57].

Parallèlement à ce reniement, les psychologues évolutionnistes se sont également efforcés de proposer une généalogie alternative, considérée comme plus noble, et formulée de telle sorte qu'elle laisse transparaître un retour aux origines bienvenu pour la psychologie. Les représentants de cette spécialité se placent ainsi dans la filiation directe de Darwin[58], lequel figure d'ailleurs sur la couverture des trois premières éditions du manuel de Buss[59]. Ils ne manquent pas une occasion de rappeler que Darwin lui-même avait avancé l'hypothèse que les comportements humains devaient, eux aussi, être des produits de l'évolution : « *Dans un avenir éloigné, je vois s'ouvrir des champs de recherche encore plus importants. La psychologie sera basée sur de nouveaux fondements, ceux de l'acquisition successive de toutes les facultés et aptitudes mentales par gradations, qui jetteront quelque lueur sur l'origine et l'histoire de l'homme* », écrit ainsi le naturaliste anglais en conclusion de son *Origine des espèces*[60]. Tout au long du 20e siècle, des théories du comportement se revendiquant de l'œuvre du naturaliste anglais fleuriront en psychologie[61]. Signe que Darwin est un enjeu de luttes symboliques[62] – comme c'est souvent le cas des grandes figures scientifiques, de Durkheim à Einstein[63] – les critiques de la psychologie évolutionniste contestent la réalité de cette filiation. « Alas, Poor Darwin », titre par exemple un ouvrage collectif édité par Hilary Rose et Steven Rose comprenant notamment des contributions de Stephen J. Gould, Anne Fausto-Sterling et Patrick Bateson[64].

Afin de légitimer le projet évolutionniste au sein du champ psychologique contemporain, les psychologues évolutionnistes convoquent également William James et Sigmund Freud, dont les travaux sur les instincts seraient les parents légitimes de la psychologie évolutionniste contemporaine. Dès la première édition de son ouvrage phare réédité à plusieurs reprises, David M. Buss résume l'histoire de la psychologie à (très) grands traits : après une période pendant laquelle les travaux de Darwin ont été influents en psychologie, notamment chez Freud et James à travers la question des instincts, le « *béhaviorisme radical* »[65] qui a régné par la suite a eu pour effet de dérouter la discipline. Cependant, des « *découvertes empiriques importantes ayant rendu le béhaviorisme radical intenable* », l'approche évolutionniste est

---

[57] E. Zerubavel, *Ancestors and Relatives*, *op. cit.* ; M. A. Taylor, D. S. Stoltz et T. E. McDonnell, « Binding significance to form », art. cit.

[58] David M. Buss, « The great struggles of life: Darwin and the emergence of evolutionary psychology », *American psychologist*, vol. 64, nº 2, 2009, p. 140.

[59] David M. Buss, *Evolutionary Psychology: The New Science of the Mind*, Boston, Allyn & Bacon, 1999.

[60] Charles Darwin, *L'origine des espèces*, Paris, Librairie C. Reinwald, Schleicher Frères éditeurs, 1906 [1859], p. 574.

[61] Robert J. Richards, *Darwin and the Emergence of Evolutionary Theories of Mind and Behavior*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987.

[62] Steven Shapin, « The Darwin Show », *London Review of Books*, vol. 32, nº 1, 7 janvier 2010.

[63] Ces revendications identitaires ne manquent pas de rappeler celles qui prennent place dans le domaine ethnique, que l'on pense par exemple à l'accession au statut de *Native American* aux États-Unis.

[64] Hilary Rose et Steven Rose (eds.), *Alas, Poor Darwin. Arguments Against Evolutionary Psychology*, Londres, Vintage, 2010.

[65] Le béhaviorisme désigne généralement les travaux qui, s'inscrivant dans le sillage du psychologue Burrhus F. Skinner, ont soutenu l'idée d'un conditionnement environnemental des comportements humains. Skinner entendait ainsi étendre et adapter les recherches de Pavlov sur les réflexes conditionnels à l'humain.

revenue au-devant de la scène, à raison[66]. Ce retour aux sources est également clairement exprimé par John Tooby et Leda Cosmides dans leur écrit programmatique The Psychological Foundations of Culture, paru en 1992 : « *Pour revenir à une position établie par William James il y a un siècle, afin de se comporter de façon flexible, les humains doivent avoir plus d'"instincts" que les autres animaux, pas moins.* »[67] L'ancienneté de cette approche en psychologie serait ainsi un gage de légitimité scientifique, en même temps qu'elle la distinguerait de la sociobiologie contemporaine en lui permettant de « sauter » par-dessus.

Depuis cette période que l'on peut qualifier de transitoire, les psychologues évolutionnistes réaffirment régulièrement leur distance avec la sociobiologie, tant sur le plan scientifique que politique. Scientifiquement d'abord, en se focalisant sur l'humain plutôt que sur l'ensemble du monde animal, tout en mettant l'accent sur les caractéristiques universelles de l'esprit humain (en particulier à travers la notion de modules cognitifs) et sur le fait que les traits comportementaux, loin d'être des *fitness maximizers* pour le temps présent, sont des adaptations répondant aux problèmes du passé (voir ci-après) ; politiquement ensuite, afin de ne pas se trouver assimilés à la réputation sulfureuse de la sociobiologie, perçue par de nombreux observateurs de l'époque comme une science conservatrice dont les propositions auraient pour effet, si ce n'est pour fonction, de « *légitimer scientifiquement la réaction néo-libérale* »[68].

Ces deux pans sont les facettes d'une même pièce. Ainsi, lors de fondation de la *Human Behavior and Evolution Society* lors d'une conférence qui se tient à l'*University of Michigan* en 1988, le terme de sociobiologie est soigneusement évité par les votants, et ce malgré les protestations de Edward O. Wilson, qui ne comprend pas qu'on n'utilise pas l'intitulé *Society For Human Sociobiology*[69]. Créée en 1980, la revue *Ethology and Sociobiology* subira le même sort. En 1996, les membres de la *Human Behavior and Evolution Society*, désormais chargée de son édition, votent pour un intitulé plus générique : *Evolution and Human Behavior*. Dans leur premier éditorial en tant qu'éditeurs en chef, les sociobiologistes devenus psychologues évolutionnistes Martin Daly et Margo Wilson justifient ce changement par leur volonté de souligner la centralité de l'étude des comportements humains au sein de la revue, ainsi que par leur ouverture à des approches théoriques diverses[70]. Autrement dit, il ne s'agirait plus d'une revue *de* sociobiologie. De façon intéressante, l'idée que sociobiologie et psychologie évolutionniste renvoient à deux domaines de recherche certes liés mais distincts est également entretenue par les « adversaires » de ce courant[71], ce qui prouve le succès des « rites de séparation »[72] qui ont été entrepris par les premiers intéressés.

---

[66] D. M. Buss, *Evolutionary Psychology*, *op. cit.*, p. 22.

[67] John Tooby et Leda Cosmides, « The Psychological Foundations of Culture », *in* Jerome H. Barkow, Leda Cosmides et John Tooby (eds.), *The Adapted Mind. Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 113.

[68] Jean-Pierre Gasc, « Le double front idéologique de la sociobiologie », *in* Patrick Tort et al. (dir.), *Misère de la sociobiologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 49.

[69] U. Segerstråle, *Defenders of the truth*, *op. cit.*, p. 317. Dans son ouvrage, Segerstråle parle d'un *meeting* ayant lieu à Evanston en 1989. Il s'agit en réalité du premier congrès de l'association, dont le nom aurait été choisi en amont, dès sa création dans le Michigan. William Hamilton en est alors élu president. Voir William Irons et Lee Cronk, « Two Decades of a New Paradigm », *in* Lee Cronk, Napoleon Chagnon et William Irons (eds.), *Adaptation and Human Behavior. An Anthropological Perspective*, New York, Aldine de Gruyter, 2000, p. 14.

[70] Martin Daly et Margo Wilson, « From the new editors of Evolution and Human Behaviour », *Evolution and Human Behaviour*, vol. 18, nº 1, 1997, p. 1-2.

[71] Hilary Rose et Steven Rose (eds.), *Alas, Poor Darwin, op. cit*.

[72] E. Zerubavel, *Time maps*, *op. cit.*, p. 89.

Contre la sociobiologie, tout contre

Notre propos n'est pas de contester la réalité *sociale* que représente cette rupture : si l'on en croit les premiers concernés, il ne fait pas de doute que l'apparition de la psychologie évolutionniste a véritablement entraîné des changements non négligeables dans la façon de concevoir certains problèmes posés par la sociobiologie. D'abord, parce que le socle théorique et conceptuel de la psychologie évolutionniste résulte d'un amalgame sensiblement différent de celui qui animait l'entreprise sociobiologique. La prise en compte des développements issus du champ des sciences cognitives, et notamment de l'hypothèse de la modularité de l'esprit développée par Jerry Fodor[73], constitue sans doute l'une des innovations principales. Les psychologues évolutionnistes vont d'ailleurs plus loin que ce dernier et considèrent que l'esprit est majoritairement constitué de tels modules, car la sélection naturelle aurait fini par bannir tout type d'architecture cognitive au domaine d'action trop général. Chacun de ces modules aurait une tâche cognitive particulière et subirait de ce fait la sélection naturelle au même titre que les organes du corps humains. Cette hypothèse, qualifiée de « *modularité massive de l'esprit* »[74], fait partie intégrante du *corpus* théorique de la psychologie évolutionniste puisqu'elle permet d'offrir un fondement cognitiviste à l'interprétation adaptationniste de la sélection des comportements humains, un chaînon qui manquait justement à la sociobiologie[75]. Tooby et Cosmides, deux des fondateurs du domaine, présentent d'ailleurs l'alliance qu'ils promeuvent entre l'adaptationnisme et le cognitivisme comme un rapprochement naturel et nécessaire[76].

La question de l'adaptation constitue précisément une seconde source de différenciation avec la sociobiologie. Certains représentants de la psychologie évolutionniste estiment en effet que l'hypothèse sociobiologique selon laquelle les comportements humains auraient pour but de maximiser la *fitness* au temps présent est infondée, étant donné que notre environnement actuel n'a rien à voir avec l'environnement dans lequel l'humanité a vécu la plupart de son existence, et auquel elle se serait en réalité biologiquement adaptée. Afin de comprendre l'origine et les conditions d'apparition d'un comportement donné il faudrait se pencher du côté de son *Environment of Evolutionary Adaptedness* (ou EEA), sachant que la plupart de ces EEA sont datés par les psychologues évolutionnistes de la période du Pléistocène[77]. Cette bascule n'est pas sans aller avec ses implications méthodologiques : si l'environnement qui est à la source des adaptations de l'humain n'est plus celui que l'on peut observer aujourd'hui, les approches écologiques reposant sur l'observation en « milieu naturel » perdent une grande partie de leur pertinence. Cela place la psychologie évolutionniste en opposition au projet scientifique d'un Wilson, pour qui la réhabilitation du naturalisme devait figurait au cœur de l'entreprise sociobiologique : c'était l'alliance inattendue entre la formalisation mathématique et le travail de terrain[78]. Par contraste, les mé-

---

[73] Fodor s'appuie notamment sur les travaux de Noam Chomsky en linguistique et de David Marr en neurosciences computationnelles : Jerry A. Fodor, *The Modularity of Mind*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1983. Celui-ci avance l'idée qu'il existerait des modules dans la périphérie de l'esprit, dont les tâches sont (entre autres) liées à des domaines spécifiques, informationnellement encapsulées, fonctionnellement spécialisées et de bas-niveau.

[74] Dan Sperber, « The modularity of thought and the epidemiology of representations », *in* Lawrence A. Hirschfeld et Susan A. Gelman (eds.), *Mapping the mind: Domain specificity in cognition and culture*, New York, Cambridge University Press, 1994, p. 39-67.

[75] S. Lemerle, *Le singe, le gène et le neurone*, *op. cit.*, p. 39.

[76] John Tooby et Leda Cosmides, « The theoretical foundations of Evolutionary Psychology », *in* David M. Buss (ed.), *The Handbook of Evolutionary Psychology, Volume 1: Foundations*, Hoboken, John Wiley & Sons, 2015, p. 11.

[77] Le Pléistocène s'entend généralement comme la période géologique qui s'est étalée de 2 580 000 à 11 700 années avant le présent (qu'il est convenu de faire débuter au 1er janvier 1950).

[78] Clement Levallois, « The Development of Sociobiology in Relation to Animal Behavior Studies, 1946–1975 », *Journal of the History of Biology*, vol. 51, no 3, 2018, p. 419-444.

thodes les plus utilisées en psychologie évolutionniste sont celles de la psychologie expérimentale classique plutôt que celles de l'éthologie pratiquée en « milieu naturel », ce qui n'est probablement pas sans lien avec la diffusion de la psychologie évolutionniste dans des disciplines variées.

De nombreux acteurs s'accordent sur ces différences, et il serait présomptueux de douter de leur importance. Ce qui nous intéresse ici, c'est que l'étiquette de sociobiologie renvoyait elle-même à des pratiques et des courants scientifiques dont l'unité était sujette à caution. Si le coup de force de Wilson a été de figer son contenu en rendant cette étiquette pratiquement indissociable de son ouvrage éponyme[79], rien n'empêchait sur un plan strictement scientifique de proposer une conception alternative qui aurait pris en compte les derniers développements des sciences cognitives. C'est-à-dire que les psychologues évolutionnistes auraient tout aussi bien pu continuer de mobiliser le terme de sociobiologie tout en définissant la signification nouvelle qu'ils auraient souhaité lui attribuer. La réalisation d'une « révolution » scientifique ne suffit donc pas à elle seule à rendre compte d'une rupture linguistique et symbolique, ce qui justifie qu'on cherche d'autres causes aux précautions prises par les psychologues évolutionnistes pour se différencier de leurs ascendants. La première, déjà abordée, réside dans le refus d'une étiquette devenue péjorative et dont la signification culturelle avait semble-t-il outrepassé son contenu scientifique. La seconde réside sans doute dans la nécessité ressentie par certains représentants du mouvement d'imposer le paradigme darwiniste au sein du champ psychologique : en parlant de psychologie évolutionniste plutôt que de sociobiologie, ces chercheurs associent d'emblée leur entreprise à leur discipline d'appartenance.

Tableau 1. Vingt-cinq institutions les plus représentées dans les articles contenant les mots-clés « evolutionary psychology », « evopsy » ou « evo-psy », et « sociobiolog* », dans leur titre, résumé ou mots-clés, 1990-2018

Institution	Articles de psychologie évolutionniste	Articles de sociobiologie
Florida Atlantic University	68	2
University of California Los Angeles	65	21
Arizona State University	63	19
University of Texas Austin	63	16
Oakland University	53	0
Florida State University	50	5
University of New Mexico	49	6
University of California Santa Barbara	48	9
University of Minnesota	43	11
Vrije University Amsterdam	43	2
University of Oxford	39	18

[79] U. Segerstråle, *Defenders of the truth*, *op. cit.*, chapitre 5 ; Clement Levallois, « The Development of Sociobiology in Relation to Animal Behavior Studies, 1946-1975 », art. cit.

Aarhus University	34	2
Northwestern University	30	17
University of Arizona	30	19
University of British Columbia	30	9
University of Groningen	29	2
University College London	28	7
University of Michigan	28	24
University of Stirling	26	2
Concordia University	25	1
Harvard University	25	52
University of London	24	4
SUNY Binghamton	23	7
University of Pennsylvania	23	9
University of Wisconsin	21	15

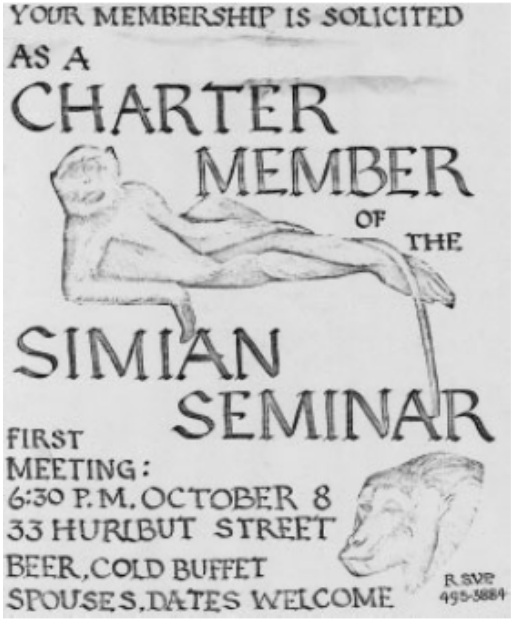
Cette rupture généalogique est-elle visible au niveau institutionnel ? À première vue, il semblerait que cette différenciation sur le plan proprement scientifique s'accompagne effectivement d'une distanciation sociale. Une analyse basique permet en effet de constater que les lieux de production de la psychologie évolutionniste ne sont pas identiques aux principaux bastions de la sociobiologie (Tableau 1). La psychologie évolutionniste doit beaucoup à quelques places fortes majoritairement situées aux États-Unis. L'*University of California*, en particulier les sites de Los Angeles et Santa Barbara, a grandement contribué au développement et à la visibilité de ce courant de recherche[80]. Le classement est tout autre pour la sociobiologie. Par exemple, *Harvard University*, dont l'importance pour l'entreprise sociobiologique peut difficilement être surestimée, dégringole dans le classement des institutions les plus visibles en psychologie évolutionniste, tandis que d'autres font leur apparition avec le développement de ce mouvement (*Florida Atlantic University*, *Oakland University* ou encore *University of New Mexico*)[81]. Pour autant, cette question ne saurait être résolue sur la seule base de classements descriptifs, car certains bastions contemporains de la psychologie évolutionniste doivent beaucoup aux dynamiques passées qui ont pris place à *Harvard* (notamment) : ainsi Leda Cosmides et John Tooby ont-ils réalisé leur doctorat dans cette

[80] Santa Barbara abrite le *Center for Evolutionary Psychology*, aujourd'hui dirigé par Leda Cosmides et John Tooby, tous deux auteurs de travaux de référence dans ce domaine, tandis que l'université de Californie à Los Angeles dispose du *Center for Behavior, Evolution, and Culture*.

[81] Plus on se rapproche des institutions les plus actives en psychologie évolutionniste, et moins le classement est similaire. Ainsi la corrélation pour les institutions du top 50 est-elle simplement de 0,13 (calculé à partir du nombre d'articles publiés par une même institution dans ces deux domaines). Ce coefficient passe à 0,23 pour le top 100, et à 0,5 lorsqu'on prend en compte l'ensemble des institutions référencées.

université, dans la proximité immédiate de Wilson (voir l'Encadré 1)[82], avant de s'en aller établir leur quartier général à Santa Barbara précisément. On entrevoit ici le rôle important que la primatologie, autour de DeVore, qui a notamment dirigé la thèse de Trivers, a joué dans la construction intellectuelle de la sociobiologie puis de la psychologie évolutionniste.

Encadré 1. Le *Simian Seminar* comme espace de socialisation[83]



Pendant plus de dix ans, le *Simian Seminar* sert de lieu de rencontre et de discussion pour les (futurs) grands noms de l'évolutionnisme. Voici comment les psychologues évolutionnistes John Tooby et Leda Cosmides s'en souviennent : « Sous le parrainage de Irven DeVore et E. O. Wilson, l'une des communautés les plus influentes et les plus dynamiques s'est réunie à Harvard. Cette communauté de recherche se réunissait dans le salon de DeVore, où s'est tenu le *Simian Seminar* de Harvard de la fin des années 1960 au milieu des années 1980. Dans cette atmosphère de découverte permanente, les idées et les résultats se sont succédé dans une réaction en chaîne infinie. Un remarquable cortège de personnalités issues de la biologie évolutionniste, de l'écologie comportementale, de la primatologie et de l'éthologie ont pris la parole au *Simian Seminar* de DeVore, participant à cette réaction en chaîne, et y restant parfois pendant de longues périodes. Parmi eux, George Williams, Bill Hamilton, John Maynard Smith, Ernst Mayr, Edward O. Wilson, Richard Alexander, Richard Dawkins, Tim Clutton-Brock, Paul Harvey, Joseph Shepher, Lionel Tiger, Robin Fox, Diane Fosse [Dian Fossey], Jane Goodall, Richard Wrangham, Robert Hinde, Richard Leakey, Richard Lee, Stephen Jay Gould, Martin Daly, et Margo Wilson, et l'éditeur de ce manuel, David Buss. Parmi les étudiants qui y ont participé et qui sont devenus des chercheurs actifs au contact de cet environnement figuraient Bob Bailey, Peter Ellison, Steve Gaulin, Sarah Blaffer Hrdy, Melvin Konner, Jeff Kurland, Peter Rodman, Robert Sapolsky, John Seger, Barbara Smuts, Bob Trivers, et nous-mêmes (John Tooby et Leda Cosmides). »

La psychologie évolutionniste et ses réseaux : une analyse socio-historique

La période des années 1990 a donc été marquée par un travail généalogique qui a conduit à minimiser l'importance de la sociobiologie, et en particulier du projet wilsonien, dans l'entreprise évolutionniste des psychologues. Avec le temps cependant, à mesure que la psychologie évolutionniste acquérait ses titres de noblesse, cet impératif de distanciation a paru se relâcher. On en veut pour preuve l'évolution de la page « dédicace » de l'ouvrage *Evolutionary Psychology : The New Science of the Mind*. Dans la première édition publiée en 1999, la liste comprend Charles Darwin, Francis Galton, Robert Trivers ou encore Richard Dawkins, mais on ne trouve aucune trace d'Edward O. Wilson[84]. À partir de la seconde édition, qui paraît, en 2004, le sociobiologiste est ajouté à la liste et figure désormais entre Robert Tri-

---

[82] Dans la rubrique « communications personnelles » de sa bibliographie de thèse de doctorat, Leda Cosmides renseigne ainsi le nom d'Edward O. Wilson (aux côtés des anthropologues David Pilbeam et John Whiting, et du linguiste Peter Wason) : Leda Cosmides, *Deduction or Darwinian Algorithms? An explanation of the "elusive" content effect on the Wason selection task*, thèse de doctorat, Harvard University, Cambridge (Mass.), p. 274

[83] John Tooby et Leda Cosmides, « Conceptual Foundations of Evolutionary Psychology », *in* David M. Buss (dir.), *The Handbook of Evolutionary Psychology*, Hoboken, John Wiley & Sons, Inc., 2005, p. 10-11. L'illustration est issue de Sarah Blaffer Hrdy, « Milestones for Irv DeVore and the Simian Seminar », *Evolutionary Anthropology: Issues, News, and Reviews*, vol. 14, nº 3, 2005, p. 92.

[84] D.M. Buss, *Evolutionary Psychology*, *op. cit.*, p. vi.

vers et Richard Dawkins[85]. Le reste de la liste ne change pas. Cet indice, tout ce qu'il y a de plus anecdotique, en dit long sur l'évolution du statut de la psychologie évolutionniste.

Pour prolonger notre analyse du passage de la sociobiologie à la psychologie évolutionniste et l'étendre aux années 2000 et 2010, il est utile de se tourner vers une autre pratique scientifique particulièrement routinière, à savoir l'action de citer une recherche passée. Pour ce faire, nous mobilisons la méthode dite des analyses de co-citation, dont l'objet est de formaliser la relation entre des références scientifiques issues d'une spécialité ou d'une discipline donnée. L'intérêt des analyses de co-citation est de faire émerger la dimension sémiotique et relationnelle des citations scientifiques[86] : « *en citant un document un auteur contribue à produire son sens* », souligne Henry G. Small[87]. L'acte de citer peut ainsi s'analyser comme un processus d'étiquetage par lequel les travaux cités sont catégorisés en fonction de la perception qu'en ont les personnes qui les citent et des différentes fonctions qu'elles leur attribuent dans leur texte[88]. Les analyses de co-citation ne nous renseignent donc pas à proprement parler sur les liens matériels qui unissent des chercheurs (par exemple, à travers leurs réseaux de collaboration), mais bel et bien sur leurs liens symboliques et leur proximité intellectuelle, tels qu'ils sont perçus par une population citante. Cette approche prend donc ici tout son sens puisqu'elle permet d'objectiver l'usage qui est fait du fonds sociobiologique dans les articles de psychologie évolutionniste, tout en se demandant comment le travail généalogique opéré au cours des années 1990 a influé sur les pratiques concrètes des chercheurs qui se revendiquent de la psychologie évolutionniste. Afin d'approcher cette question de façon dynamique, nous avons découpé notre corpus d'articles publiés dans *Evolutionary Psychology* en deux périodes : 2008-2013 et 2014-2018[89].

De 2008 à 2013 : un fonds théorique partagé avec la sociobiologie

La partition du réseau de co-citations, obtenue à partir de l'algorithme de Leiden[90], fait apparaître 6 communautés pour la période 2008-2013, avec un coefficient de modularité égal à 0,438[91]. On peut séparer les communautés en deux familles par ordre de grandeur de leur taille : la première famille rassemble de grosses communautés : en violet (partie inférieure droite du réseau), en vert (centre du réseau) et en cyan (partie supérieure droite), avec 28,5 %, 26 % et 23 % des nœuds, respectivement. La seconde famille réunit des communautés de taille plus restreinte dans la partie gauche du réseau (en orange, en jaune et en rouge, rassemblant 9,5 %, 7,5 % et 5,5 % des nœuds).

---

[85] David M. Buss, *Evolutionary Psychology: The New Science of the Mind*, Boston, Allyn & Bacon, 2004 [seconde édition], p. v.

[86] V. Larivière et C. R. Sugimoto, *Mesurer la science*, *op. cit.*, p. 24-25.

[87] Henry G. Small, « Cited Documents as Concept Symbols », *Social Studies of Science*, vol. 8, nº 3, 1978, p. 328.

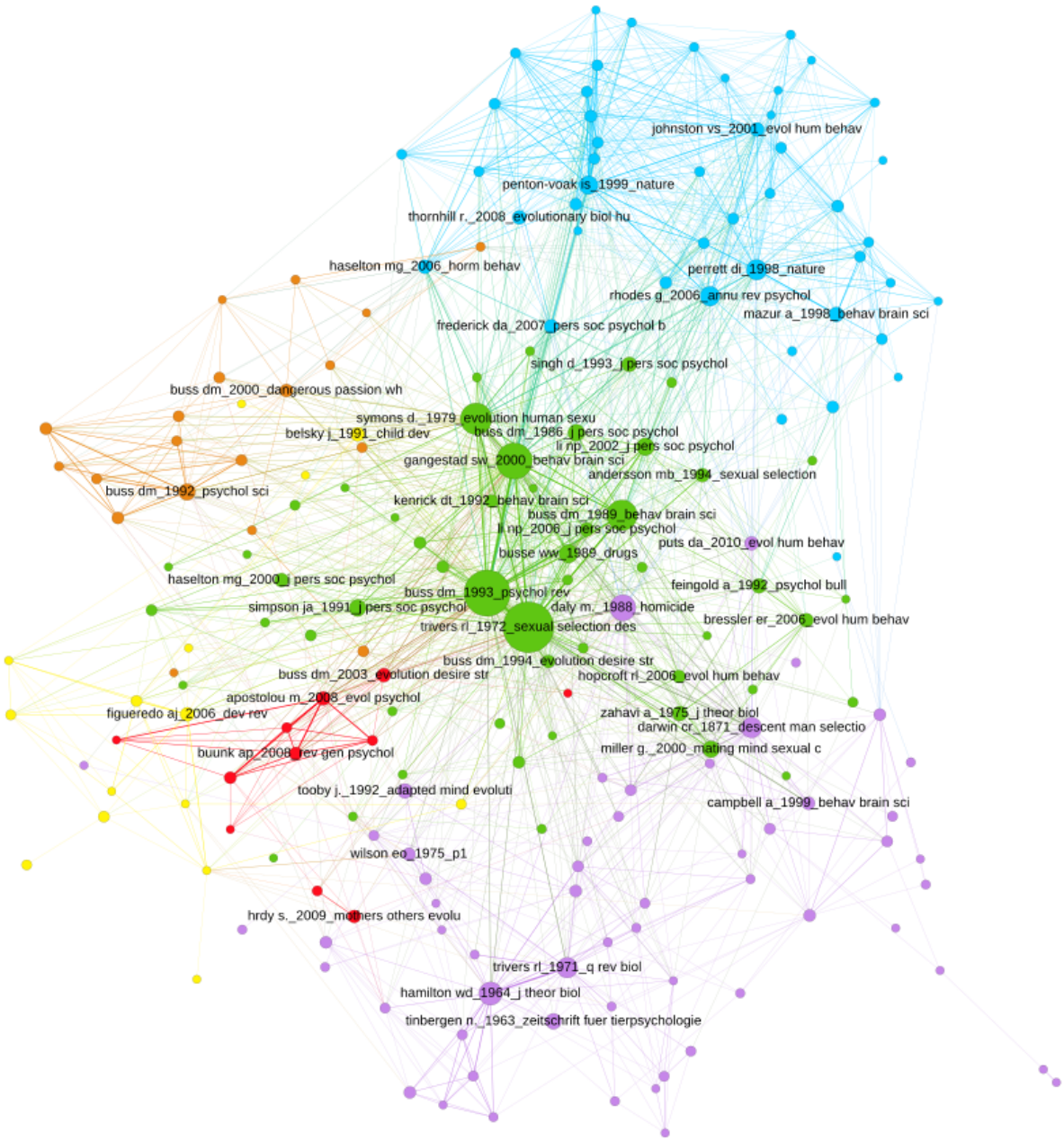
[88] Michael J. Moravcsik et Poovanalingam Murugesan, « Some Results on the Function and Quality of Citations », *Social Studies of Science*, vol. 5, n° 1, 1975, p. 86-92.

[89] Si la revue *Evolutionary Psychology* est publiée à partir de 2003, ce n'est qu'à compter de 2008 qu'elle est référencée sur le *Web of Science*.

[90] V. A. Traag, L. Waltman et N. J. van Eck, « From Louvain to Leiden: guaranteeing well-connected communities », *Scientific Reports*, vol. 9, nº 1, 2019, p. 112.

[91] Le coefficient de modularité peut être considéré comme une mesure de la différenciation interne d'une communauté scientifique. Plus sa valeur s'approche de 1, plus le réseau est composé de sous-communautés autonomes les unes des autres. Voir M. E. J. Newman et M. Girvan, « Finding and evaluating community structure in networks », *Physical Review E*, vol. 69, nº 2, 2004, p. 026113.

Graphique 3. Réseau de co-citation des 200 références les plus citées dans la revue *Evolutionary Psychology*, 2008-2013 (coefficient de modularité Leiden : 0,438)[92]



La communauté la plus centrale, en vert, comprend un socle de travaux reconnus et couramment mobilisés en psychologie évolutionniste. Cinq références en particulier occupent une place prépondérante : un chapitre d'ouvrage du biologiste Robert L. Trivers sur l'investissement parental et la sélection

[92] Ce graphique et le suivant ont été réalisés avec le logiciel Gephi, à partir de données formatées sur la plateforme CorTexT. La spatialisation des nœuds repose sur l'algorithme ForceAtlas. Afin de faciliter la lisibilité du graphique, seuls les labels des nœuds disposant d'un poids égal ou supérieur à 40 sont affichés.

sexuelle[93] ; un article des psychologues David M. Buss et David p. Schmitt sur les stratégies sexuelles[94] ; un article des psychologues Steven W. Gangestad et Jeffry A. Simpson sur la reproduction humaine[95] ; un ouvrage de l'anthropologue Donald Symons intitulé *The Evolution of Human Sexuality*[96] ; enfin, un article de David M. Buss sur les préférences reproductives chez l'humain[97]. À consulter ces quelques références fondamentales, force est de constater que la question de l'évolution par la sélection sexuelle occupe une place primordiale dans le travail des psychologues évolutionnistes. On se rend compte également que des auteurs qui occupent pourtant une place centrale dans la discussion publique de la psychologie évolutionniste, comme Steven Pinker ou Robert Wright[98], ont une importance beaucoup plus relative dans la littérature scientifique proprement dite.

Ce n'est pas le seul constat que l'on puisse tirer de l'analyse de la communauté verte. Si on laisse de côté les cas de David M. Buss et Steven W. Gangestad, dont les noms sont indissociablement associés à celui de la psychologie évolutionniste, nous observons que parmi ces principales références mobilisées dans la revue *Evolutionary Psychology*, certaines servaient déjà de fondement théorique aux sociobiologistes[99]. Par exemple, le plus gros nœud du graphe (c'est-à-dire la référence la plus citée dans le *corpus*) est le chapitre de Trivers sur l'investissement parental et la sélection sexuelle de 1972[100], lequel représente une avancée conceptuelle importante dans l'approche évolutionniste des comportements humains. Or, ce chapitre est déjà amplement cité et discuté dans des ouvrages consacrés à la sociobiologie, tant du côté de ses critiques, comme l'illustre le cas de Marshall Sahlins[101], que du côté de ses promoteurs, Edward O. Wilson consacrant par exemple une section entière aux travaux de Trivers sur l'investissement parental dans l'édition abrégée de son *Sociobiology*[102]. De même, l'ouvrage de Symons, *The Evolution of Human Sexuality*, autre nœud important de la communauté verte, qualifié par Steven Pinker de « *révolutionnaire* » (*groundbreaking*)[103], faisait dès sa sortie l'objet d'une recension par la sociobiologiste Sarah B. Hrdy dans laquelle elle présentait son auteur comme « *un anthropologue devenu sociobiologiste* »[104].

---

[93] Robert L. Trivers, « Parental investment and sexual selection », *in* Bernard G. Campbell (ed.), *Sexual selection and the descent of man, 1871-1971*, Chicago, Aldine Transaction, 1972, p. 136-179.

[94] David M. Buss et David P. Schmitt, « Sexual strategies theory: an evolutionary perspective on human mating », *Psychological review*, vol. 100, nº 2, 1993, p. 204-232.

[95] Steven W. Gangestad et Jeffry A. Simpson, « The evolution of human mating: Trade-offs and strategic pluralism », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 23, nº 4, 2000, p. 573-587.

[96] Donald Symons, *The Evolution of Human Sexuality*, Oxford, Oxford University Press, 1979.

[97] D. M. Buss, « Sex differences in human mate preferences », art. cit.

[98] A. Cassidy, « Evolutionary psychology as public science and boundary work », art. cit.

[99] U. Segerstråle, *Defenders of the truth*, *op. cit.* ; K. N. Laland et G.R. Brown, *Sense and Nonsense*, *op. cit.*, p. 69-108.

[100] R.L. Trivers, « Parental investment and sexual selection », art. cit.

[101] Marshall Sahlins, *The Use and Abuse of Biology: An Anthropological Critique of Sociobiology*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1976.

[102] Edward O. Wilson, *Sociobiology: The Abridged Edition*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1980, p. 162-164.

[103] Steven Pinker, *The Blank Slate: The Modern Denial of Human Nature*, New York, Penguin, 2003, p. 114.

[104] Sarah Blaffer Hrdy, « The Evolution of Human Sexuality: The Latest Word and the Last », *The Quarterly Review of Biology*, vol. 54, nº 3, 1979, p. 309.

Nous retrouvons dans la communauté violette (partie inférieure droite du réseau) la plupart des références théoriques sur lesquelles la psychologie évolutionniste s'est construite : le chapitre programmatique de John Tooby et Leda Cosmides paru dans l'ouvrage collectif *Adapted Minds* en 1992[105], le livre de Martin Daly et Margo Wilson *Homicide* (1988)[106], ainsi que quelques articles de David Buss, dont celui de 1995 présentant la psychologie évolutionniste comme un nouveau paradigme en psychologie[107]. D'autre part, les références historiques dont la psychologie évolutionniste revendique l'héritage sont présentes puisque trois des ouvrages de Darwin sont représentés : *L'Origine des espèces* (1859), *La Filiation de l'homme* (1871), et *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* (1872).

Les autres références présentes dans la communauté violette confirment, plus qu'elles n'infirment, l'hypothèse d'une continuité entre sociobiologie et psychologie évolutionniste. On y retrouve le biologiste William D. Hamilton, dont les deux articles de 1964 sur l'évolution génétique des comportements sociaux[108] constitueront « *le paradigme de la sociobiologie* »[109]. Ces articles fondateurs ont influencé Robert L. Trivers dans sa formulation mathématique de l'altruisme réciproque[110], dont l'article est lui aussi présent[111]. Ces deux chercheurs sont, avec George C. Williams et John Maynard Smith, des pionniers de l'approche sociobiologique[112]. La présence de l'ouvrage classique de Wilson, *Sociobiology*, est un indice supplémentaire du rôle qu'a pu jouer ce fonds théorique dans le développement d'une nouvelle spécialité appelée psychologie évolutionniste, à ceci près que cette référence ne remplit pas le même rôle que les travaux de Hamilton ou Trivers. Bien que son ouvrage *Sociobiology* (1975) soit cité par 10 articles publiés au sein de la revue *Evolutionary Psychology* pendant la période 2008-2013, un examen de ces usages révèle qu'il fait principalement l'objet de citations « routinières », ce qui se trouve d'ailleurs confirmé par le fait qu'il est rarement cité plus d'une fois au sein d'un même article (un seul des 10 articles le cite à deux reprises, dans deux paragraphes qui se suivent).

D'autres références s'inscrivant dans le sillage de la sociobiologie sont également présentes. On notera par exemple l'ouvrage *Darwinism and Human Affairs* publié en 1979[113], dans lequel le zoologue Richard D. Alexander poursuit l'idée selon laquelle il serait possible d'expliquer un large éventail de comportements humains à partir de la théorie de l'évolution. Bien qu'il ne soit pas sociobiologiste de formation, Alexander est un ardent promoteur de cette approche, comme l'illustre notamment la recension de l'ou-

---

[105] John Tooby et Leda Cosmides, « The Psychological Foundations of Culture », *in* Jerome H. Barkow, Leda Cosmides et John Tooby (eds.), *The Adapted Mind: Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 19-136.

[106] Martin Daly et Margo Wilson, *Homicide*, *op. cit*.

[107] David M. Buss, « Evolutionary Psychology », art. cit.

[108] William D. Hamilton, « The genetical evolution of social behaviour », *Journal of Theoretical Biology*, vol. 7, nº 1, 1964, p. 1-16 ; William D. Hamilton, « The genetical evolution of social behaviour. II », *Journal of Theoretical Biology*, vol. 7, nº 1, 1964, p. 17-52.

[109] M. Veuille, *La sociobiologie*, *op. cit.*, p. 32.

[110] Robert L. Trivers. « The evolution of reciprocal altruism ». *Quarterly Review of Biology*, vol. 46, nº 1, 1971, p. 35-57.

[111] Trivers se distingue néanmoins de Hamilton par sa proximité plus grande avec les questions cognitives (notamment à travers sa théorisation de l'altruisme), et donc avec la psychologie évolutionniste, ce qui explique sa plus grande centralité dans les analyses de réseaux.

[112] K. N. Laland et G. R. Brown, *Sense and Nonsense*, *op. cit.*, p. 70.

[113] Richard D. Alexander, *Darwinism and Human Affairs*, Seattle, University of Washington, 1979.

vrage réalisée par la paléontologue Laurie Godfrey en 1981, qui s'ouvre en effet sur l'assertion que « *Richard Alexander est l'un des défenseurs les plus imaginatifs et les plus compétents de la sociobiologie. C'est un penseur innovant et provocant, et son ouvrage* Darwinism and Human Affairs *est à la fois un livre provocant mais qui représente assez bien le consensus sur un certain nombre de questions parmi les sociobiologistes.* »[114]

On le voit, la psychologie évolutionniste partage un nombre important de références communes avec la sociobiologie. Peut-on pour autant en déduire que rien n'a changé ? Pas exactement. Ce que laisse voir l'analyse de réseaux, c'est aussi une opposition entre des travaux classiques, dont certains figuraient déjà en bonne place dans la sociobiologie, et des travaux plus récents qui en sont venus à incarner ce que l'on entend par psychologie évolutionniste. Ni reproduction pure et simple ni rupture totale donc, mais transformation d'une spécialité déclinante en une nouvelle approche prometteuse. Ainsi la communauté cyan, qui occupe la partie supérieure du graphique, regroupe-t-elle des références contemporaines qui ont joué un rôle important dans l'étude de l'apparence et de l'attractivité des visages, et des liens que ces caractéristiques entretiennent avec les stratégies sexuelles et les cycles hormonaux. Mentionnons par exemple un article publié par le psychologue David I. Perrett et ses collègues dans *Nature* à la fin des années 1990, qui proposait d'analyser les effets du dimorphisme sexuel sur l'attirance des visages[115], ou bien un article de la psychologue Gillian Rhodes sur la beauté des visages qui fut publié dans l'*Annual Review of Psychology* en 2006[116]. Bien que cette thématique ne soit pas entièrement nouvelle – elle est déjà traitée par Symons dans son ouvrage de 1979[117] et, plus anciennement encore, par Francis Galton[118] –, elle n'a semble-t-il jamais été étudiée avec autant d'application que chez les psychologues évolutionnistes et constitue à ce titre un trait distinctif de cette étiquette disciplinaire.

En somme, les données de co-citation soulignent le caractère ambigu de la recherche menée en psychologie évolutionniste, telle qu'elle peut être saisie à partir des articles publiés dans la revue *Evolutionary Psychology*. Tout en reposant effectivement sur un ensemble de références qui lui sont spécifiques, et qui datent principalement des années 1990 et 2000, ces recherches font également un usage étendu de travaux plus anciens qui étaient déjà au cœur du projet sociobiologique. Ceci soulève la question de la continuité dans la transformation des spécialités scientifiques. À s'en tenir à notre cas, il semblerait qu'il ne soit pas plus pertinent d'écrire une histoire des spécialités scientifiques sans tenir compte de celles qui les précèdent, qu'il ne l'est de proposer une « histoire des périodes » sans voir que celles-ci se suivent et font en partie appel aux mêmes acteurs[119].

---

[114] Laurie Godfrey, « Darwinism and Human Affairs », *American Anthropologist*, vol. 83, n° 4, 1981, p. 958-960.

[115] D. I. Perrett *et al.*, « Effects of sexual dimorphism on facial attractiveness », *Nature*, vol. 394, n° 6696, 1998, p. 884-887.

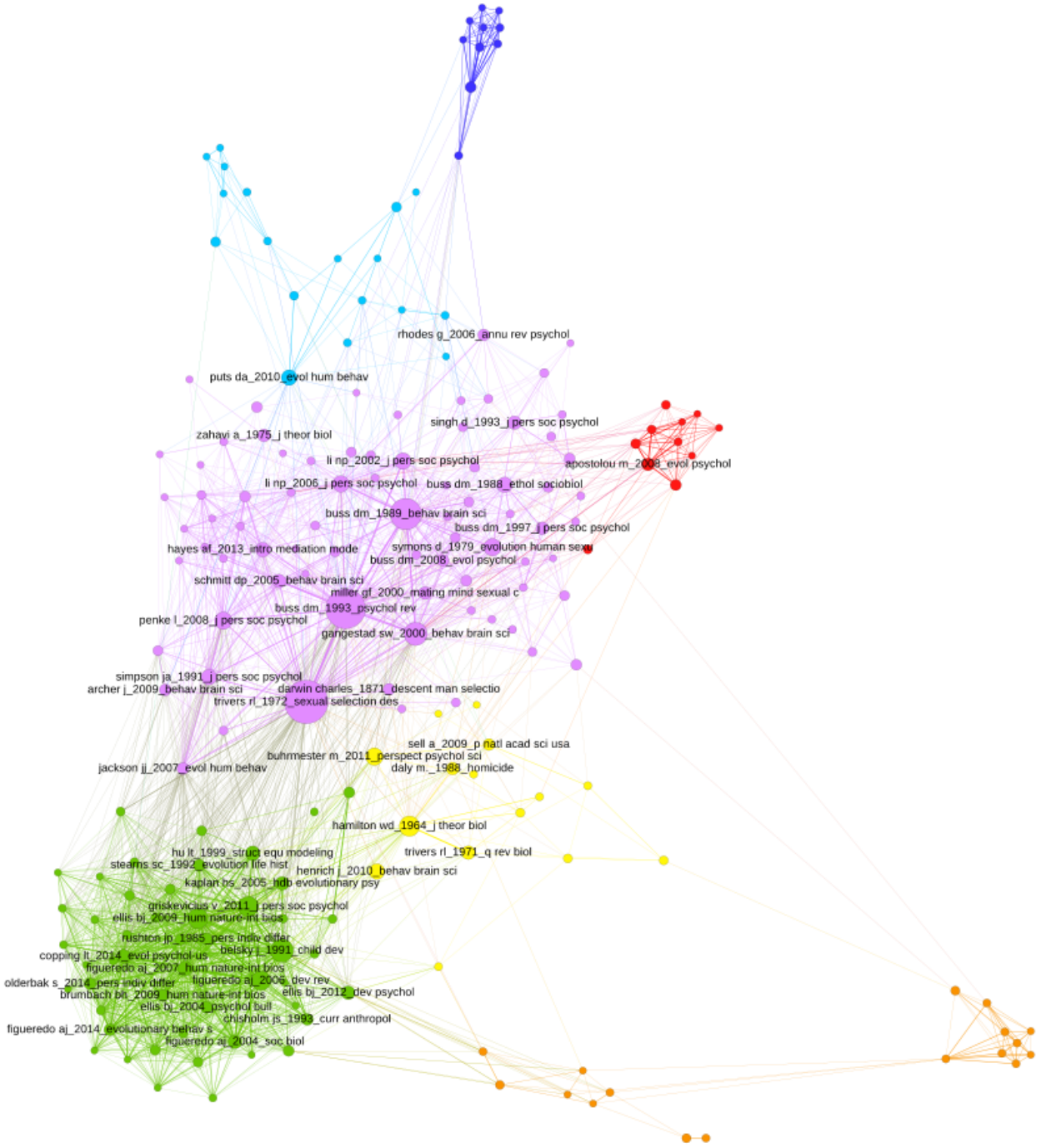
[116] Gillian Rhodes, « The Evolutionary Psychology of Facial Beauty », *Annual Review of Psychology*, vol. 57, n° 1, 2006, p. 199−226.

[117] D. Symons, *The Evolution of Human Sexuality*, *op. cit.*, p. 195−199.

[118] Francis Galton, *Inquiries into Human Faculty and Its Development*, Londres, Macmillan, 1883, p. 224.

[119] Andrew Abbott, *Processual Sociology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2016, p. 8−9.

Graphique 4. Réseau de co-citation des 200 références les plus citées dans la revue *Evolutionary Psychology*, 2014-2018 (coefficient de modularité Leiden : 0,475)



De 2014 à 2018 : le retour du refoulé sociobiologique

Comment le passage du temps a-t-il influé sur la structuration de la psychologie évolutionniste ? Comparativement à la période 2008-2013, la période 2014-2018 semble caractérisée par une plus grande différenciation interne (le coefficient de modularité est égal à 0,475). Ce que l'on remarque surtout, c'est l'apparition d'une communauté englobante dans la partie supérieure du réseau en violet, qui regroupe

39,5 % des 200 références présentes au sein du réseau. Cette nouvelle communauté est structurée autour de trois publications majeures portant sur les questions de sélection sexuelle : un chapitre d'ouvrage de Robert Trivers, qui introduit la notion d'investissement parental, et deux articles de David Buss publiés en 1989 et 1993[120]. Elle semble résulter d'un amalgame des communautés verte, violette et cyan de la période précédente et rassemble d'ailleurs la plupart des articles de ces communautés ayant un lien avec la sélection sexuelle. Cela confirme la centralité et l'autonomisation des questions portant sur les stratégies de reproduction et de la sélection sexuelle en psychologie évolutionniste. Les références historiques de sociobiologie, auparavant rassemblées dans une même communauté, sont maintenant plus éparpillées, bien que l'article de Hamilton de 1964 ou celui de Trivers de 1971 sur l'altruisme réciproque demeurent dans une petite communauté séparée (jaune, centre droit du réseau). Le livre de Wilson, qui a rejoint la communauté principale (violette), ne figure plus au sein de la quarantaine de références les plus citées. Cette dispersion touche aussi les références théoriques fondatrices de la psychologie évolutionniste : l'article programmatique de Tooby et Cosmides de 1992 apparaît dans la communauté orange, tandis que le livre *Homicide* de Daly et Wilson figure dans la communauté jaune. Cette dilution des références historiques dans le paysage citationnel peut être interprétée comme la marque du processus d'institutionnalisation et de spécialisation qui est à l'œuvre.

Outre cet amalgame nouveau, on remarque l'émergence d'une communauté importante, en vert, en bas à gauche du réseau, qui était précédemment tout à fait marginale (communauté jaune dans le Graphique 3). Ce groupe, qui rassemble 25 % des nœuds du réseau, s'organise autour de l'application de la *Life History Theory* aux populations humaines. Bien que cette théorie fondamentale de l'écologie comportementale n'ait en soi pas d'implications politiques particulières, sa mobilisation en psychologie évolutionniste induit une certaine résurgence de recherches en lien avec la thématique raciale et la différenciation des populations humaines[121], qui étaient tout à fait marginales lors de la période 2008-2013. Cette communauté est centrée autour de cinq figures principales, qui figurent parmi les 20 auteurs les plus centraux de la période alors mêmes qu'ils étaient absents du classement en 2008-2013 (Tableau 2). Tous sont psychologues : Bruce J. Ellis, de l'*University of Utah*, Jay Belsky, de l'*University of California Davis*, Aurelio J. Figueredo, de l'*University of Arizona*, Vladas Griskevicius, de l'*University of Minnesota* et Paul R. Gladden de la *Middle Georgia State University*.

Tableau 2. Évolution de la centralité de vecteur propre des 20 principaux auteurs cités dans la revue Evolutionary Psychology[122]

2008-2013		2014-2018	
David M. Buss	1,00	David M. Buss	1,00
Robert L. Trivers	0,74	Robert L. Trivers	0,71

[120] Robert L. Trivers, « Parental investment and sexual selection », *in* Bernard Campbell (ed.), *Sexual Selection and the Descent of Man, 1871-1971, op. cit.* ; David M. Buss, « Sex differences in human mate preferences », art. cit. ; David M. Buss, « Sexual strategies theory: An evolutionary perspective on human mating », *Psychological Review*, vol. 100, nº 2, 1993, p. 204-232.

[121] J. Philippe Rushton, *Race, evolution, and behavior*, New Brunswick, Transaction, 1999.

[122] Les données dont nous disposons nous permettent uniquement de faire figurer les premiers auteurs des publications dans les réseaux de co-citations, ce qui impose d'interpréter ce classement avec prudence. Le coefficient de centralité de vecteur propre, ou *eigenvector*, qui constitue une mesure de l'influence d'un individu au sein d'un réseau donné : un coefficient élevé indique que l'individu concerné est connecté à de nombreux autres nœuds qui sont eux-mêmes influents au sein du réseau : V. Larivière et C.R. Sugimoto, *Mesurer la science*, *op. cit.*, p. 117-118.

Steven W. Gangestad	0,73	Bruce J. Ellis	0,63
Randy Thornhill	0,53	Jay Belsky	0,53
Martin Daly	0,46	Aurelio J. Figueredo	0,49
Donald Symons	0,45	Steven W. Gangestad	0,47
Anthony C. Little	0,45	Vladas Griskevicius	0,45
Ian S. Pentonvoak	0,44	Paul R. Gladden	0,41
David A. Puts	0,42	Jeffry A. Simpson	0,40
Gillian Rhodes	0,40	Daniel J. Kruger	0,39
Martie G. Haselton	0,37	Marco Del Giudice	0,39
Douglas T. Kenrick	0,37	Curtis S. Dunkel	0,36
Bernhard Fink	0,35	Rex B. Kline	0,35
Karl Grammer	0,35	Barbara H. Brumbach	0,33
David P. Schmitt	0,32	Stephen C. Stearns	0,32
Charles Darwin	0,32	Peter K. Jonason	0,31
David Ian Perrett	0,30	Martin Daly	0,31
Benedict C. Jones	0,30	Jean-Philippe Rushton	0,30
Todd K. Shackelford	0,29	David C. Geary	0,30
John Tooby	0,29	Lars Penke	0,30

Le caractère sensible de cette approche doit beaucoup aux efforts du psychologue canadien Jean-Philippe Rushton, dont l'article souvent cité « Differential K theory : The sociobiology of individual and group differences »[123] figure d'ailleurs au centre de la communauté verte (en bas à gauche du réseau, Graphique 4). La théorie de la sélection *r/K* a initialement été développée par Robert MacArthur et Edward O. Wilson à la fin des années 1960 pour rendre compte de la sélection naturelle chez les plantes et

[123] J. Philippe Rushton, « Differential K theory: The sociobiology of individual and group differences », *Personality and Individual Differences*, vol. 6, nº 4, 1985, p. 441-452.

les animaux[124]. Selon ces derniers, les espèces vivantes recourent à deux stratégies principales de reproduction, *r* et *K*. La stratégie *r*, que l'on observe notamment chez les rongeurs, consiste à privilégier l'investissement à court terme au détriment de l'investissement à long terme ; ces espèces ont des taux de reproduction élevés, mais l'investissement des parents est faible et le taux de mortalité des petits est important. Par contraste, la stratégie *K*, que l'on observe notamment chez des mammifères de grande taille comme les éléphants ou les baleines, se caractérise par un taux de reproduction plus faible, une gestation plus longue, un investissement parental plus important, ce qui donne lieu à un taux de mortalité moins élevé.

L'idée de Rushton a été de transposer cette théorie à la question raciale. Selon ce dernier, les différents groupes raciaux peuvent être classés comme les espèces animales en fonction de leurs stratégies de reproduction. Rushton soutient que les trois groupes raciaux principaux – les « négroïdes », les « caucasoïdes », et les « mongoloïdes » – ne recourent pas aux mêmes stratégies de reproduction : « *les mongoloïdes sont plus K-sélectionnés que les caucasoïdes, qui sont à leur tour plus K-sélectionnés que les négroïdes.* »[125] Bien que la communauté verte ne soit pas uniquement préoccupée de la question raciale, celle-ci figure bel et bien dans leur giron. Jay Belsky, dont l'approche, moins génético-centrée que celle de Rushton, fait davantage de place aux facteurs environnementaux dans le développement (en particulier des enfants[126]), n'en demeure pas moins attaché à l'hypothèse de la différenciation des populations humaines. Ainsi a-t-il décidé d'inclure ironiquement sur son site Internet un *diversity statement* qui se veut contraire à l'idéal égalitariste :

> « *Beaucoup présument que les mêmes processus développementaux caractérisent tous les types d'individus et de familles, qu'ils soient Noirs, Blancs, Américains, Asiatiques… Pour des raisons historiques, culturelles, sociétales ou même biologiques, il y a de plus en plus de preuve que ce n'est tout simplement pas le cas*. »[127]

Mais c'est surtout par le biais d'Aurelio Figueredo que les théories de Ruhston sont revenues au-devant de la scène. Ce dernier a en effet prolongé l'hypothèse *K* développée par le psychologue canadien[128], avec lequel il a d'ailleurs collaboré à plusieurs reprises[129]. Ses recherches ont également reçu le soutien financier du *Pioneer Fund*, une organisation philanthropique, longtemps présidée par Rushton lui-même,

---

[124] Eric R. Pianka, « On r- and K-Selection », *The American Naturalist*, vol. 104, nº 940, 1970, p. 592−597 ; Robert H. MacArthur et Edward O. Wilson, *Theory of Island Biogeography*, Princeton, Princeton University Press, 2015.

[125] J. Philippe Rushton, « Race differences in behaviour: A review and evolutionary analysis », *Personality and Individual Differences*, vol. 9, nº 6, 1988, p. 1020.

[126] Jay Belsky, Laurence Steinberg et Patricia Draper, « Childhood Experience, Interpersonal Development, and Reproductive Strategy: An Evolutionary Theory of Socialization », *Child Development*, vol. 62, nº 4, 1991, p. 647-670.

[127] Voir : https://humandevelopment.ucdavis.edu/people/jay-belsky. Consulté le 7 mai 2020.

[128] Aurelio José Figueredo *et al*., « The K-factor: Individual differences in life history strategy », *Personality and Individual Differences*, vol. 39, nº 8, 2005, p. 1349-1360.

[129] C. Wenner et al., « Executive functions, general intelligence, life history, psychopathic attitudes, and deviant behavior », *Annual Meeting of the International Society for Intelligence Research*, Amsterdam, 2007 ; Aurelio José Figueredo et J. Philippe Rushton, « Evidence for Shared Genetic Dominance Between the General Factor of Personality, Mental and Physical Health, and Life History Traits », *Twin Research and Human Genetics*, vol. 12, nº 6, 2009, p. 555-563 ; C. J. Wenner *et al*., « Life History theory and social deviance: The mediating role of Executive Function », *Intelligence*, vol. 41, nº 2, 2013, p. 102-113.

qui a historiquement contribué au développement du racisme scientifique[130]. Entre 2003 et 2016, Figueredo a reçu 458 000 $. En 2011 par exemple, les relevés fiscaux du *Pioneer Fund* indiquent clairement que le département de psychologie dans lequel officie l'intéressé a bénéficié d'une somme de 35 000 $ à des fins de recherche (Illustration 1).

Illustration 1. Déclaration fiscale des financements émis par le *Pioneer Fund* à destination d'institutions scientifiques durant l'année 2011

Form 990-PF (2011) Page **11**

Part XV Supplementary Information (continued)

3 Grants and Contributions Paid During the Year or Approved for Future Payment

Recipient Name and address (home or business)	If recipient is an individual, show any relationship to any foundation manager or substantial contributor	Foundation status of recipient	Purpose of grant or contribution	Amount
a *Paid during the year* MOKPO NATIONAL UNIVERSITY 61 DORIM-RI CHEONGGYE MYEON, JEOLLANAM DO 530-729 KS		I RESEARCH	RESEARCH	70,000
ULSTER INSTITUTE FOR SOCI 4 LONGWOOD HOUSE BRISTOL, UNITED KINGDOM BS8 3TL UK		FOR CHARITY	RESEARCH	50,000
UNIVERSITY OF WESTERN ONT 1151 RICHMOND ST LONDON, ONTARIO N6A 5B8 CA		509A170B1AVI	RESEARCH	223,596
UNIVERSITY OF ARIZONA DEPT OF PSYCHOLOGY PO BOX 4103 TUSCAN, AZ 85733		509A170B1AVI	RESEARCH	35,000
Total . . . . . ▶ **3a**				378,596

Source du document : *ProPublica*

Si la découverte de ces financements n'a pas manqué de provoquer une controverse aux États-Unis[131], les psychologues évolutionnistes se sont visiblement refusés à y prendre part. Le retour de considérations issues de certaines figures controversées de la sociobiologie semble indiquer que les mécanismes critiques internes à la psychologie évolutionniste fonctionnent de façon semblable à ceux observés en génétique comportementale, où les travaux sur la race, dont ceux de Rushton, ont rarement fait l'objet d'une réfutation officielle de la part des principaux représentants du champ. En fait, de nombreux collègues lui ont apporté un soutien au titre de la liberté académique[132]. Selon Panofsky, ceci n'est pas tant lié aux individus impliqués (et à leurs orientations politiques) qu'à la structure même de ces spécialités scientifiques qui, du fait de leur fragmentation et de l'hétérogénéité des participants, mettent en œuvre un contrôle social sans doute moins important qu'il peut l'être dans des disciplines dotées d'instances de légitimité dont l'autorité est acquise de longue date. Bien que les données dont nous disposons ne nous permettent pas de nous prononcer avec certitude sur ce point, cela pourrait expliquer que l'une des principales revues principales de psychologie évolutionniste choisisse de laisser libre cours à des travaux qui semblent entrer en contradiction avec le souhait de ses principaux fondateurs de mettre en avant le

---

[130] Barry Mehler, « Foundation for fascism: The new eugenics movement in the United States », *Patterns of Prejudice*, vol. 23, nº 4, 1989, p. 17-25 ; Stefan Kühl, *The Nazi Connection: Eugenics, American Racism, and German National Socialism*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

[131] Michael Kunzelman, « APNewsBreak: University accepted $458K from eugenics fund », *Associated Press*, 25 août 2018.

[132] Aaron Panofsky, *Misbehaving science: Controversy and the development of behavior genetics*, Chicago, The University of Chicago Press, 2014, p. 4.

caractère universel des mécanismes cognitifs, en rompant – quoique de façon implicite – avec l'hypothèse de hiérarchies raciales.

Une autre interprétation possible pointe du côté du travail généalogique. Comme nous l'avons déjà évoqué, suite à une première distanciation vis-à-vis de la sociobiologie et de Wilson, les principaux représentants de la psychologie évolutionniste se sont parfois montrés plus équivoques, faisant moins d'efforts visibles pour marquer leurs frontières. Le fait que la période 2014-2018 atteste le retour de travaux associés à la sociobiologie et aux controverses raciales constitue peut-être le signe paradoxal de la légitimité acquise par la psychologie évolutionniste, qui peut désormais se permettre d'être moins « regardante » sur ses propres productions, et d'autant plus ambiguë quant à son orientation générale..

Conclusion : le temps et le parler de la science

En partant de deux problématiques sociologiques, celle de l'ambiguïté et celle de la généalogie, cet article s'est efforcé de rendre compte du développement et de la structuration interne de la psychologie évolutionniste. Ces efforts se sont déployés vers deux fronts principaux : d'abord, nous nous sommes concentrés sur le travail généalogique de ses représentants. Apparue dans le giron de la sociobiologie, qui était perçue comme une spécialité scientifique déviante par nombre de chercheurs issus des sciences biologiques et sociales, la psychologie évolutionniste a dû se distinguer de ce précédent gênant en mettant en avant une généalogie plus respectable notamment fondée sur les figures de Charles Darwin et William James. Ce travail de démarcation[133], qui a particulièrement visé la figure bouc émissaire qu'était devenu Edward O. Wilson, a également eu pour effet de favoriser l'intégration de la communauté « psychologie évolutionniste », qui s'est rapidement trouvée représentée par quelques figures phares (David M. Buss, Jerome H. Barkow, John Tooby, Leda Cosmides, Martin Daly, ou encore Margo Wilson), favorisant sans doute la sensation d'homogénéité et de consensus quant aux fondements et aux buts poursuivis par cette spécialité naissante[134].

Dans un second temps, nous nous sommes penchés sur les pratiques citationnelles des psychologues évolutionnistes. À partir d'un corpus d'articles publiés dans la revue *Evolutionary Psychology* entre 2008 et 2018, que nous avons découpé en deux périodes, il a été possible d'établir la structuration interne de cette spécialité, en montrant par exemple qu'elle était composée de plusieurs sous-communautés partiellement autonomes. Surtout, contrastant les efforts de démarcation déployés par les psychologues évolutionnistes afin de se distinguer symboliquement du projet sociobiologique, il est apparu que certaines des références les plus citées dans cette revue étaient en réalité les mêmes qui avaient servi de fondement à la sociobiologie (Trivers, Hamilton, etc.). Cette ambiguïté est sans doute l'une des caractéristiques les plus fondamentales de la psychologie évolutionniste : tout en efforçant d'affirmer le caractère novateur de leur approche, ses principaux représentants ont toujours entretenu des liens très étroits avec les figures principales de la sociobiologie, tant et si bien qu'il paraît impossible de les séparer sans les défigurer par la même occasion.

Ces deux problèmes sont pour partie liés à la question du temps et de la continuité des processus sociaux. Depuis Thomas Kuhn, on a coutume de penser l'évolution de la connaissance en termes de révolutions et de ruptures, en opposant le passé et le présent, l'avant et l'après, et donc bien souvent des étiquettes à d'autres étiquettes. Ce que montre pourtant le cas de la psychologie évolutionniste, c'est la persistance du passé dans le présent : il y a bel et bien de la sociobiologie dans la psychologie évolution-

---

[133] Thomas F. Gieryn, « Boundary-Work and the Demarcation of Science from Non-Science: Strains and Interests in Professional Ideologies of Scientists », *American Sociological Review*, vol. 48, nº 6, 1983, p. 781-795.

[134] Edwin M. Lemert, *Human Deviance, Social Problems, and Social Control*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967 ; Gary A. Fine, « Thinking about evil: Adolf Hitler and the dilemma of the social construction of reputation », *in* Karen A. Cerulo (ed.), *Culture in Mind: Toward a Sociology of Culture and Cognition*, New York, Routledge, 2002, p. 209.

niste, mais cette dernière ne se réduit pas à la première. Cette persistance, visible dans les références mobilisées dans la revue *Evolutionary Psychology*, est également liée aux chercheurs en tant qu'individus biologiques. De même que beaucoup des personnes qui ont vécu pendant la Grande Dépression avaient précédemment connu l'Ère du Jazz[135], ou que les « périodes » impressionniste et cubiste se recoupent[136], beaucoup des acteurs de la psychologie évolutionniste ont d'abord gravité dans le giron de la sociobiologie, par exemple au *Simian Seminar* à *Harvard*, avant de participer à ce qui ne sera qu'*ensuite* décrit comme la fondation de la psychologie évolutionniste. Bien qu'il soit commode sur un plan méthodologique et analytique, le découpage en spécialités ou en disciplines scientifiques court ainsi le risque de voir des cassures et des ruptures là où il faudrait davantage parler de transformations continues et rétrospectives[137]. Autrement dit, le risque est grand d'adopter, sans y prendre garde, les frontières spatiales et temporelles proposées par les acteurs scientifiques pour vanter le caractère novateur de leur approche tout en la distinguant d'autres spécialités concurrentes. Or, s'il ne nous revenait pas de déterminer si oui ou non la psychologie évolutionniste était *vraiment* identique à la sociobiologie, en revanche le travail de distinction généalogique entrepris par les représentants de la première constituait une partie intégrante de notre objet. C'est toute l'ambiguïté de cette transformation que nous avons souhaité saisir.

La transition de la sociobiologie à la psychologie évolutionniste pose également le problème de la performativité du langage. Si dire, c'est faire, comme le proposait John Austin[138], on sait qu'un énoncé, pour être performatif, doit s'accompagner des conditions sociales qui lui assurent sa légitimité et son efficacité[139]. Les cas de la sociobiologie et de la psychologie évolutionniste sont intéressants du fait du caractère ambigu de ces dénominations, qui se recouvrent en partie et dont il serait bien difficile de dire où elles commencent et où elles prennent fin, comme on l'a vu à travers les analyses de réseaux. Si bien que lorsque David M. Buss déclare « *je ne suis pas un sociobiologiste* »[140], on peut tout autant y voir une déformation de la réalité qu'une représentation fidèle de celle-ci, sans que l'une de ces deux lectures ne puisse être considérée comme objectivement fausse. C'est aussi cette ambiguïté qui explique que le premier numéro de la revue *Evolutionary Psychology*, dont la fonction de rite d'institution ne saurait être négligée, ait pu s'ouvrir sur un éditorial affirmant que la psychologie évolutionniste n'était qu'une nouvelle étiquette pour l'ancienne manière de faire des sociobiologistes[141]. Ainsi les problématiques de l'ambiguïté, du travail généalogique et du langage se rejoignent-elles *in fine* et permettent d'éclairer, chacune à leur façon, la transformation des spécialités scientifiques dans le temps et l'espace social.

---

[135] A. Abbott, *Processual Sociology*, *op. cit.*, p. 9.

[136] E. Zerubavel, *Time maps*, *op. cit.*, p. 95-96.

[137] *Ibid.*, p. 83-84.

[138] John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, trad. de Gilles Lane, Paris, Seuil, 1991 [1970].

[139] Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Points, 2014, p. 107-113.

[140] D. M. Buss, « Evolutionary Psychology », art. cit., p. 9.

[141] I. Silverman, « Confessions of a Closet Sociobiologist », art. cit.